

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS

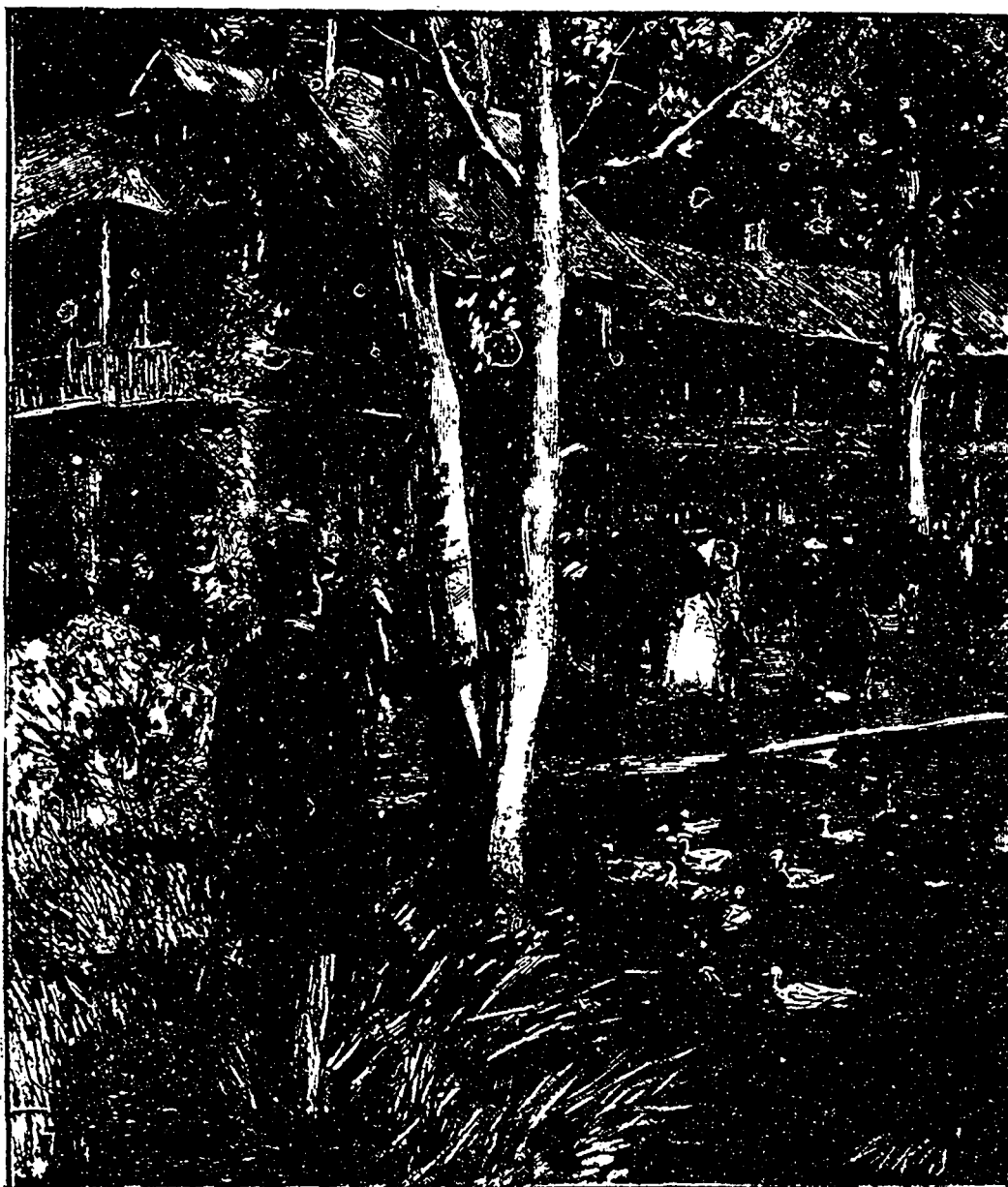


Publiée et imprimée par Dansereau, Bolleau & Co, 516 Rue Craig

Vol. XV {PAR AN} \$2.50 MONTREAL. 27 JUILLET 1893. {UN NUMERO} 5 CENTS No. 16

## ENTRE FEMMES

DEUXIÈME SÉRIE DE "SERGE PANINE"



Le vaste hôtel de la rue Saint-Dominique, si grave, si sévère, s'était empli d'un bruit joyeux. (P. 366.)

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTREAL, 27 JUILLET 1893.

# ENTRE FEMMES

DEUXIÈME SÉRIE DE "SERGE PANINE"

## I

Le château de Cernay est une vaste et belle construction de l'époque de Louis XIII. Un parc de cinquante hectares clos de murs l'entoure d'une ceinture d'arbres séculaires. On y arrive par une large avenue plantée de quatre rangées d'ormes immenses. Une barrière de bois, peinte en blanc, sépare l'avenue de la route qui va à Pontoise en passant par Couflans. Un tapis de gazon, sur lequel les voitures roulent comme sur du velours, conduit jusqu'à la grille du parc. Avant de la franchir, il faut passer sur un pont de pierre, qui enjambe une large douve pleine d'eau courante qui suit les quatre côtés d'un terre-plein rectangulaire, d'une superficie au moins égale à celle de la place de Carrousel. Un pavillon de pierre piquée de brique, aux larges fenêtres, et dont le toit aigu supporte des cheminées monumentales curieusement sculptées, s'élève à chacun des quatre angles du terre-plein. Au centre, entouré d'arbres harmonieusement distribués, le château se présente, posé sur un massif de granit rose du Jura. Un escalier splendide, à double révolution, conduit au rez-de-chaussée haut comme un entresol. Un immense vestibule, en forme de hall, s'élevant jusqu'au toit du château, et éclairé par un large vitrail décoré de verrières anciennes, s'offre d'abord au visiteur.

Les arbres baignent leurs branches basses dans les eaux sur lesquelles ragent lentement des cygnes éclatants de blancheur. Sous un vieux saule, dont les rameaux forment une voûte de verdure pâle, une escadre de bateaux multicolores est attachée à la balustrade d'un embarcadere. Par une échappée, percée dans les profondeurs du parc, on voit au loin la campagne jaunissante, et dans le fond, derrière une ligne de peupliers mouvants comme un éclair d'argent, l'Oise qui coule à pleins bords entre ses rives abaissées.

Cette somptueuse demeure, le soir du 14 juillet, était dans tout son éclat. Les sombres massifs du parc étaient éclairés brillamment par des cordons de lanternes vénitiennes; sur la pièce d'eau glissaient des bateaux chargés de musiciens qui jouaient à l'écho les notes cuivrées de leurs instruments. Sous une tente installée au centre de la large avenue, la jeunesse du

pays dansait avec furie, pendant que les vieux, plus calmes, assis au frais sous les grands arbres, faisaient honneur à un buffet copieusement approvisionné. Une gaieté énorme jetait sa rumeur dans la nuit, et, dominant le tumulte, les notes stridentes du cornet à piston écorchant une pastourelle, retentissaient, attirant les curieux vers le bal.

Il était neuf heures. Vers le château étincelant de lumières, des voitures amenaient les invités. Au milieu du splendide vestibule, éclairé d'en haut par un foyer de lumière électrique, madame Desvareennes, en grande toilette, ayant quitté le noir pour un jour, faisait les honneurs de sa maison aux arrivants. Derrière elle, Maréchal et Sayinien, comme deux aides de camp, se tenaient prêts, sur un signe, à offrir leurs bras aux dames, pour les conduire dans les salons. La réunion était nombreuse, le haut commerce était venu pour madame Desvareennes, la finance pour Cayrol, et le faubourg Saint-Germain ainsi que la société étrangère, pour le prince. Un assemblage de gens aussi opposés par leurs idées que par leurs mœurs: les uns n'estimant que la fortune, les autres ne considérant que la naissance, tous orgueilleux et se conduisant avec une haute assurance, disant pis que prendre les uns des autres, et se jalouant secrètement. Il y avait là des héritiers des rois détronés, des princes sans apanage, qu'on nommait Altesses gros comme le bras, et qui n'avaient pas connu de revenus la somme que jadis leurs pères allouaient par an à leurs chambellans. Des millionnaires, partis de rien, qui menaient grand train, et auraient donné la moitié de leur fortune pour un seul des quartiers de noblesse de ces grands seigneurs qu'ils affectaient de mépriser. Tout ce monde se regardant avec curiosité, se tenant à distance et passant dans ces salons sans se mêler.

De groupe en groupe, allant et se multipliant, Serge et Cayrol, l'un, avec son élégance délicate et gracieuse, l'autre, avec sa rondeur un peu lourde, rayonnant et comme enflé par la conscience de son triomphe, Herzog venait d'arriver, accompagné de sa fille, une charmante enfant de seize ans, à qui Maréchal donnait le bras. Une rumeur sourde s'était élevée sur le passage du financier. Lui, impassible, et habitué à l'effort que produisait sa présence, avait accaparé Cayrol auquel il faisait ses compliments.

Serge venait de présenter à Micheline le comte Soutzko, un vieillard à cheveux blancs coupé en brosse, militairement, la manche droite de son habit vide; un vétéran des guerres de Pologne, ancien ami du prince Panine, aux côtés duquel il avait reçu l'affreuse blessure qui l'avait mutilé. Micheline, souriante, écoutait les flatteuses paroles que le vieux soldat lui disait sur le compte de Serge. Cayrol, débarrassé d'Herzog, cherchait Jeanne qui venait de disparaître du côté de la terrasse.

Il faisait une chaleur suffocante dans les salons, et déjà bon nombre d'invités avaient gagné la terrasse. Le long de la balustrade de marbre qui bordait la pièce d'eau, des chaises avaient été disposées. Les femmes, couvertes de leurs écharpes de dentelles, s'étaient groupées, et, dans la clarté confuse des girandoles qui illuminaient le parc, elles jouissaient des splendeurs de cette adorable nuit. Des éclats de rire, discrètement étouffés, partaient sous les éventails pendant que les hommes penchés causaient à voix basse. Et, par dessus ce chuchotement mondain, le son affaibli du cornet à pistons du bal des paysans retentissait dans le lointain.

Accoudé à la balustrade, dans un coin plein d'ombre, retiré à l'écart, loin de ce bruit qui le troublait, loin de cette fête qui lui faisait mal, Pierre songeait. Les yeux fixés sur les illuminations du parc qu'il regardait sans les voir, il pensait à son rêve envolé. Un autre était aimé de Micheline, et, dans quelques heures, il l'emmènerait, triomphant et joyeux. Une immense douleur emplissait l'âme du jeune homme: il prenait la vie en dégoût et l'humanité en haine. Qu'allait-il devenir maintenant? Sa vie était brisée: un cœur tel que le sien ne se donnait pas deux fois, et l'image de Micheline y était trop profondément gravée pour qu'elle pût jamais s'effacer. A quoi avait servi tout le mal qu'il s'était donné pour s'élever au-

dessus des autres ? Un bellâtre sans valeur avait passé, Milino était partie à son bras. Et c'était fini !

Et Pierre se demanda s'il n'avait pas pris la vie par le mauvais côté, et si les indifférents, les paresseux et les jouisseurs n'étaient pas bien mieux avisés que lui. Consumer sa vie dans des travaux surhumains, se laisser l'esprit à force de chercher le pourquoi des grands problèmes, tout cela pour arriver à la vieillesse sans avoir eu d'autres satisfactions que des honneurs improductifs et des récompenses banales. Ceux qui ne cherchent que le bonheur et la joie, les Epicuriens qui repoussent tout souci, toute peine, et ne se préoccupent que de capitonner leur existence et d'éclaircir leur horizon, n'étaient-ils pas les vrais sages ? La mort vient si vite ! Et c'est avec stupéfaction qu'on s'aperçoit, quand l'heure suprême sonne, qu'on s'aperçoit, quand l'heure suprême sonne, qu'on n'a pas vécu ! Puis la voix de l'orgueil lui parlait : Qu'est-ce qu'un homme qui reste inutile et qui ne laisse pas une trace de son passage sur la terre par des travaux et des découvertes ? Et, tout enfiévré, Pierre se disait :

— Je me jetterai à corps perdu dans la science ; je ferai mon nom illustre, et je forcerai cette enfant ingrate à me regretter. Elle fera la différence entre moi et celui qu'elle m'a préféré. Elle comprendra qu'il n'est rien, lui, que par elle, tandis qu'elle aurait été, elle, tout pour moi.

Une main se posa sur son épaule, et la voix affectueuse de Maréchal dit auprès de lui :

— Eh bien ! Qu'est-ce que tu fais là, gesticulant avec une mine de songe creux ?

Pierre se retourna. Perdu dans sa rêverie, il n'avait pas entendu son ami approcher.

— Tous nos invités sont arrivés, reprit Maréchal, j'ai pu quitter mon poste et me rapprocher de toi. Voilà un quart d'heure que je te cherche. Tu as tort de rester dans ton coin ; tu te feras remarquer. Rapprochons-nous du château : il serait bon qu'on te vît un peu, sans quoi on s'imaginerait des choses... qu'on ne doit pas s'imaginer.

— Eh ! qu'on croie ce qu'on voudra, que m'importe ? s'écria Pierre avec un geste douloureux. J'ai la mort dans l'âme.

— On peut avoir la mort dans l'âme, c'est le droit de chacun, mais, autant qu'il est en nous, il faut tâcher que personne ne s'en aperçoive. Imitons le jeune Spartiate dont un renard caché sous sa robe dévorait les entrailles et qui souriait. Evitons le ridicule, mon ami. Et dans notre société inepte, rien ne prête à rire comme un amant trahi qui roule de gros yeux et se donne des coups poings dans l'estomac. Et puis, vois-tu, la souffrance est la loi humaine, le monde est une arène, la vie est une mêlée. Obstacles matériels, douleurs morales, tous nous arrêtent et nous accablent. Il faut marcher, quand même, en avant et combattre. Ceux qui se laissent choir avec accablement, on leur passe sur le corps ! Allons ! debout !

— Et pour qui combattrais-je maintenant ? Tiens ! A l'instant je faisais des projets, mais j'étais fou ! Toute ambition est morte en moi, comme toute espérance.

— L'ambition te reviendra, sois tranquille ! Dans ce moment-ci tu as une courbature intellectuelle, mais tu retrouveras tes forces. Quant à l'espérance, il ne faut jamais y renoncer...

— Que puis-je attendre de l'avenir ?

— Comment ? Mais tout ! En ce monde tout arrive ! s'écria gaiement Maréchal. D'abord qui est-ce qui prouve que la princesse ne sera pas prochainement veuve ?

Pierre ne put s'empêcher de rire :

— Alors ! tu dis des bêtises !

— Mon cher, conclut Maréchal, dans la vie il n'y a encore que les bêtises qui aient le sens commun. Viens fumer un cigare !

Ils traversèrent les groupes et se dirigèrent vers le château. Le prince, donnant la bras à une femme d'une grande beauté, mise avec une merveilleuse élégance, s'avancant sur la terrasse. Savinien, centre d'un petit cercle de jeunes gommeux installés auprès du perron, épluchait, avec son sans-gêne et sa crudité

de langage habituels, tous ceux des invités qui passaient sous le feu croisé des regards de son cénacle. Pierre et Maréchal, sans être remarqués, arrivèrent derrière les jeunes gens

— Qui nous vient donc là au bras du cher prince ? disait un petit gros, sanglé de satin dans un gilet de satin blanc, une branche de lilas blanc à la boutonnière de son habit.

— Eh ! là, mais Le Brède, mon garçon, tu ne connais plus rien ! s'écria Savinien avec des airs goguenards ; tu vis au Marais, en famille, ce n'est pas possible.

— Parce que je ne connais pas cette superbe blonde ? riposta Le Brède d'un air piqué. Je n'ai pas la prétention de savoir le nom de toutes les jolies femmes de Paris !

— De Paris ! Cette femme-là, de Paris ? Mais tu ne l'as pas regardée ! Voyons ! Ouvre les yeux : pur chic anglais, mon ami.

Tous les gommeux se mirent à rire en se balançant d'un air avantageux. Ils avaient, eux, reconnu le pur chic anglais. Ils n'étaient pas hommes à s'y tromper. L'un d'eux, grand brun nommé Tremblays, prit même un air chagrin et s'écria :

— Le Brède, mon bon, tu nous fais de la peine !

— Le prince passait, parlant bas, avec un sourire, à la belle Anglaise, qui appuyait sur le bras de son cavalier le bout de ses doigts gantés de blanc.

— Qui est-ce, à la fin ? reprit Le Brède impatienté.

— Eh ! mon cher, c'est lady Harton, une cousine du prince. Richissime. Tout un quartier de Londres !

— On dit qu'elle a eu, il y a un an, des bontés pour Serge Panine, ajouta confidentiellement du Tremblays.

— Pourquoi donc ne l'a-t-il pas épousée si elle est si riche ? Il y a un an il était déjà tout à fait à la côte, le cher prince.

— Elle est mariée.

— Ça, c'est une raison. Mais où est donc son mari ?

— Enfermé au fond d'un château d'Ecosse. On ne le voit jamais : il a l'esprit malade ; il vit entouré de soins.

— Et d'une camisole de force ! Pourquoi donc alors cette jolie femme ne divorce-t-elle pas ?

— La fortune est au mari.

— Vous m'en direz tant !

Pierre et Maréchal avaient écouté en silence cette froide et cependant terrible conversation. Le groupe de jeunes gens se déplaça. Les deux amis se regardèrent. Ainsi, voilà comment Serge Panine était jugé par ses compagnons de plaisir, par les habitués des cercles dans lesquels il avait passé une partie de son existence ! Pour ces aimables viveurs, le prince étant "à la côte", avait dû se mettre à l'affût d'une femme riche. Il n'avait pu épouser lady Harton ; alors il s'était retourné vers Micheline. Et la douce enfant était la femme d'un tel homme ! Et que pouvait-on faire ? Elle l'aimait !

Cependant madame Desvarennès et Micheline avaient paru sur la terrasse. Lady Harton, du bout de son éventail, désigna la jeune mariée au prince. Celui-ci, quittant sa compagne, s'avança vers Micheline.

— Une de mes parentes d'Angleterre, une Polonaise mariée à lord Harton, désire que je vous présente à elle, dit Serge, voulez-vous y consentir ?

— De grand cœur, répondit la jeune femme, en jetant à son mari un regard tendre. Tout ce qui peut vous toucher m'est cher, vous le savez bien.

La belle Anglaise s'était lentement approchée.

— La princesse Panine ! dit Serge avec gravité, en montrant Micheline qui s'inclina gracieusement. Puis, avec une nuance de familiarité : Lady Harton ! continua-t-il en désignant sa parente.

— J'aime beaucoup votre mari, madame, dit l'Anglaise. J'espère que vous voudrez bien me permettre de vous aimer aussi, et je vous prie de me faire la grâce d'accepter ce petit souvenir.

En parlant, elle détachait de son poignet un splendide bracelet sur le cercle d'or duquel était écrit ce mot : *Semper*. Serge fronça le sourcil, les ailes de son nez se pincèrent, et toute sa figure prit un air dur. Micheline, les yeux baissés, un

peu intimidé par le grand air de l'Anglaise, répondit avec simplicité :

— Je l'accepte, milady, comme un gage d'amitié.

— Ce bracelet, milady, dit Serge, il me semble que je le reconnais.

— C'est vous, autrefois, qui me l'avez donné, répliqua tranquillement lady Harton. *Semper*, — pardon mademoiselle ; nous autres Polonaises nous parlons toutes le latin, — *semper* veut dire toujours ! C'est un bien grand mot. Au bras de votre femme ce bracelet sera bien placé. Au revoir, cher prince, je vous souhaite d'être heureux.

Et saluant Micheline d'un signe de tête vraiment royal, lady Harton prit le bras d'un grand jeune homme qu'elle avait appelée de la main, et s'éloigna.

Micheline, interdite, regardait le bracelet étincelant sur la blancheur de son poignet. Sans dire un mot, Serge prit le cercle d'or, l'enleva du bras de sa femme, et s'avançant sur la terrasse, d'un rapide mouvement il le lança dans la pièce d'eau. Le bracelet traça dans la nuit un rapide et brillant sillon ; il fit jaillir quelques éclaboussures, puis l'eau reprit sa tranquillité. Micheline, stupéfaite, avait regardé Serge. Alors celui-ci, s'approchant d'un air humble :

— Pardon, dit-il.

La jeune femme ne répondit rien, mais ses yeux s'emplirent de larmes ; un sourire radieux s'épanouit sur ses lèvres, et prenant vivement le bras de son mari, elle l'entraîna vers les salons.

Là on dansait. Les demoiselles de Pontoise, les élégantes de Creil, venues pour la fête, n'avaient pas voulu perdre une si belle occasion de se dégoûter les jambes, et, sous l'œil bienveillant de leurs mères, déployées en tapisserie le long des murs, elles s'ébattaient en dépit de la chaleur étouffante, avec toute la fougue de jeunes provinciales habituellement sevrées des plaisirs du bal. Traversant rapidement les salons entre deux figures de quadrille, Serge et Micheline arrivèrent dans la serre qui servait de boudoir à madame Desvarenes.

Il y régnait une fraîcheur exquise. Cayrol s'y était déjà réfugié avec Jeanne et mademoiselle Suzanne Herzog. La jeune fille, gênée de se trouver en tiers avec les nouveaux mariés, vit arriver le prince et Micheline avec un vif plaisir. Son père l'avait laissée, pour un instant, à la garde de Cayrol, et, depuis une heure, elle ne l'avait pas vu reparaitre.

— Mademoiselle, dit le prince gaiement, tout à l'heure, en passant au travers des salons, j'ai entendu prononcer ces mots. Emprunt, escompte, liquidation. Monsieur votre père devait être là. Vous plaît-il que j'aille le chercher ?

— Je vous en serai reconnaissante, répondit la jeune fille.

— J'y vais.

Et tournant lestement sur ses talons, heureux d'échapper pour un instant au regard de Jeanne, Serge rentra dans la fournaise. Du premier coup d'œil, il aperçut Herzog assis dans l'embrasure d'une fenêtre avec un des principaux agents de change de Paris. Il causait. Le prince alla droit à lui.

— Pardon de vous arracher aux douceurs de votre conversation, dit-il en souriant, mais mademoiselle votre fille vous attend et s'impatiente de ne pas vous voir venir.

— Diable ! Ma fille, c'est vrai ; j'irai vous voir demain, dit-il à son interlocuteur ; nous reparlerons de cette combinaison, il peut y avoir gros à gagner.

L'autre, une face bouffie, encadrée de favoris blonds en nageoires, protesta de son désir d'entrer en relations. Décidément l'affaire était bonne.

— Oh ! mon cher prince, que je suis heureux de me trouver seul un instant avec vous ! dit alors Herzog avec cette familiarité qui était un de ses moyens pour entrer rapidement dans l'intimité des gens ; je tenais à vous complimenter ! Vous voilà dans une position superbe.

— Oui, j'épouse une femme charmante, répondit froidement Panieu.

— Et quelle fortune ! insista le financier. Ah ! c'est là le digne lot d'un grand seigneur tel que vous ! Oh ! vous êtes

comme ces toiles de maître auxquelles il faut une bordure splendidement ouvragée. Eh bien ! Vous l'avez, votre cadre, et bien doré !

Il riait, semblant vraiment heureux du bonheur de Serge. Il lui avait pris la main et la tapotait doucement entre les sienes à lui.

— Une belle mère pas commode, par exemple, continua-t-il avec bonhomie, mais vous êtes si charmant ! Il n'y avait peut-être que vous fussiez capable d'aimer madame Desvarenes, et vous y êtes parvenu. Oh ! Elle vous aime, mon cher prince, elle me le disait encore tout à l'heure ; vous lui avez gagné le cœur. Je ne sais pas comment vous faites, mon gaillard, mais vous êtes irrésistible ! A propos, je n'assistais pas à la lecture du contrat, et j'ai oublié de m'informer auprès de Cayrol. Sous quel régime vous êtes vous marié ?

Le prince regarda Herzog avec un certain air qui n'était pas précisément bienveillant. Mais le financier, les yeux baissés, le dos arrondi, avait un air si détaché, que Serge ne put s'empêcher de lui répondre :

— Nous sommes mariés sous le régime dotal.

— Ah ! ah ! Coutume de Normandie ! reprit Herzog, dont la figure se rembrunit. On n'avait bien dit que madame Desvarenes était une forte femme. Elle l'a prouvé. Le régime dotal ! Et vous avez signé votre contrat les yeux fermés, vous mon cher prince. Parfait ! Parfait ! C'est d'un gentilhomme !

Il avait un air bonhomme en disant cela. Puis, soudain relevant les yeux avec un regard clair, et la bouche plissée par un sourire ironique :

— Vous êtes roulé, mon bon, vous savez ! dit-il nettement.

— Monsieur !... protesta Serge avec hauteur.

— Ne criez pas, il n'est plus temps, et ce serait inutile, reprit le financier. Laissez-moi plutôt vous expliquer votre position. Vous vous êtes lié les mains. Vous ne pourrez pas disposer d'un centime de la fortune de votre femme sans son consentement. Il est vrai que vous avez de l'influence sur elle, très heureusement pour vous. Cependant il faut prévoir qu'elle sera conseillée par sa mère. Et très forte, la mère ! Ah ! mon prince ! vous vous êtes laissé mettre dedans aussi complètement ? Je ne l'aurais pas cru.

Serge, un instant désarçonné, reprit son aplomb, et regardant bien en face :

— Je ne sais quelle idée vous vous étiez faite de moi, monsieur, et je ne comprends pas dans quel but vous me tenez un pareil langage.

— Par intérêt pour vous, interrompit le financier. Vous êtes un homme charmant : vous me plaisez beaucoup. Avec les goûts que je vous connais, il est possible que dans peu de temps vous soyez gêné. Venez me trouver, je vous ferai faire des affaires. Au revoir, mon prince.

Et sans laisser à Serge le temps de lui répondre, Herzog gagna la serre où sa fille l'attendait avec impatience. Derrière lui le prince revenait, un peu troublé. Les paroles du financier avaient éveillé dans son esprit des idées opportunes. Etait-ce donc vrai qu'il avait été dupé par madame Desvarenes, et que celle-ci, avec des airs de grandeurs et de générosité, l'avait attaché comme un niais au bout du doigt de sa fille ! Il fit un effort pour reprendre sa sérénité.

— Micheline m'aime, se dit-il, tout ira bien.

Madame Desvarenes était venue rejoindre les jeunes mariés. Peu à peu les salons se dégarnissaient. Serge prit Cayrol à part.

— Que faites-vous ce soir, mon cher ? lui demanda-t-il. Vous savez qu'on vous a préparé un appartement au château ?

— Oui, j'ai remercié déjà madame Desvarenes, mais j'ai compte retourner à Paris. Notre petit paradis nous attend, je veux ce soir en avoir l'éternelle ! J'ai fait amener ma voiture et des chevaux. J'emmène ma femme en poste.

— Mais c'est un enlèvement ? dit Serge gaiement. Tout à fait Régence et talon rouge !

— Voilà, mon cher prince, comme nous sommes, nous autres, dans la banque, répondit Cayrol en riant.

Puis, changeant de ton :

—Tenez ! je vibre, je palpito, je passo du froid au chaud. C'est un trouble délicieux ! Pensez donc que j'ai un cœur tout neuf, moi ! Je n'ai jamais aimé. Et j'aime à la folie !

Serge, instinctivement, regarda Jeanne. Elle était assise, un peu pâle, et l'air mauvais.

Madame Desvaronnes, entre Jeanne et Micheline, enlaçait avec tendresse les deux jeunes filles. Un regret était dans ses yeux. La mère sentait bien que les derniers instants de son règne absolu approchaient, et elle se recueillait dans une suprême adoration de ces deux enfants qui avaient grandi autour d'elle comme deux frères et précieuses plantes.

La voilà terminée cette fameuse journée ! leur disait-elle. Vous êtes mariées toutes deux. Vous ne m'appartenez plus... Comme vous allez me manquer ! Ce matin j'avais encore deux enfants et maintenant...

—Tu en as quatre, interrompit Micheline ; plains toi donc !  
—Je ne me plains pas, reprit vivement madame Desvaronnes.

—C'est heureux ! s'écria gaiement la jeune femme.

Puis, allant vers Jeanne :

—Mais tu ne parles pas, tu restes absorbée. Est-ce que tu es souffrante ?

Jeanne tressaillit, et faisant un effort pour détendre les lignes dures de son visage :

—Ce n'est rien. Un peu de fatigue.

—Et l'émotion, ajouta Micheline. Moi, ce matin, quand nous sommes entrées à l'église au son de l'orgue, au milieu des fleurs, entourées de tous nos amis, j'ai senti que devenais plus blanche que mon voile. Et le trajet m'a paru si long pour aller à ma place qu'il me semblait que je n'arriverais jamais. Je suis arrivée pourtant. Et maintenant tous m'appellent : "Madame," et quelques-uns : "princesse" ! Cela m'amuse !

Serge s'était avancé.

—Mais vous êtes princesse, dit-il en souriant, et chacun doit maintenant vous appeler ainsi

—Oh ! Pas maman, ni Jeanne, ni vous, reprit vivement la jeune femme, appelez-moi toujours Micheline. Ce sera moins respectueux, mais ce sera plus tendre.

Madame Desvaronnes ne put résister au désir de serrer sa fille encore une fois sur son cœur :

—Chère enfant, dit-elle avec émotion, tu as besoin d'affection, comme les fleurs ont besoin de soleil ! Mais je t'aime, va !

Elle s'arrêta et reprit :

—Nous t'aimons !

Et elle tendit la main à son gendre. Puis changeant d'idée :

—Mais, j'y pense, Cayrol, puisque vous retournez à Paris, vous emporterez avec vous des ordres que je vais rédiger pour la maison.

—Comment ! les affaires ? Même le jour de mon mariage ? reprit Micheline.

—Eh ! ma fille, il faut bien de la farine, répondit en riant la patronne. Pendant que nous nous réjouissons, Paris mange... et il a un fameux appétit !

Micheline, quittant sa mère, venait à son mari.

—Serge, il n'est pas encore tard, dit-elle. Si nous allions faire une apparition au bal des ouvriers ? Je l'avais promis. Et ces braves gens seraient si heureux !

—Comme il vous plaira : je suis à vos ordres. Faisons de la popularité !

Madame Desvaronnes était entrée dans sa chambre. Cayrol, un peu gêné, profita du moment pour aller dire à son cocher de faire le tour par le parc et de venir l'attendre à la porte de la petite serre. Ainsi, sa femme et lui ne rencontreraient personne, et éviteraient les adieux gênants des amis, et les regards curieux des indifférents.

Micheline s'approcha de Jeanne :

—Puisque tu pars en cachette, je ne te verrai plus ce soir. Adieu.

Et, avec une vivacité joyeuse, et l'embrassa. Puis, prenant le bras de son mari, elle l'entraîna vers le parc.

## II

Jeanne, restée seule, les suivit du regard dans leur marche légère et comme ailée, qui est celle des amoureux.

Penché vers Micheline, Serge lui parlait tendrement. Un flot amer gonfla le cœur de Jeanne. Elle était seule, elle, tandis que celui qu'elle aimait... Elle eut un mouvement de révolte. Malheureuse ! Pourquoi allait-elle penser à cet homme ? Est-ce qu'elle en avait le droit maintenant ? Elle ne s'appartenait plus. Un autre, qui avait été aussi bon pour elle que Serge avait été ingrat, était son époux. C'étaient celui-là qu'il fallait qu'elle se mit à aimer. Elle pensait ainsi, dans toute la sincérité de sa conscience. Elle voulait aimer Cayrol. Ce pauvre Jean ! Elle le comblerait de prévenances, d'attentions, de caresses ! Et Serge serait jaloux, car il n'avait pu l'oublier si vite, elle qu'il adorait.

Par un retour de son esprit, elle pensait de nouveau à celui dont elle voulait chasser le souvenir. Elle fit un effort et dans sa pensée : Serge ! Serge ! toujours ! Il la dominait, il la possédait. Elle eut peur. Est-ce qu'elle ne pourrait donc jamais se détacher de lui ? Son nom serait-il toujours à sa bouche, son visage devant ses yeux ? Faudrait-il subir cette obsession odieuse ?

Grâce à Dieu, elle était sur le point de partir. Le mouvement, la vue d'autres lieux que ceux où elle avait vécu près de Serge l'arracheraient à la persécution qu'elle subissait. Son mari allait l'emmener, la défendre ; c'était son devoir, et elle l'y aiderait avec énergie. De toutes les forces de sa volonté elle appela Cayrol. Elle se rattacha à lui comme un naufragé à une épave flottante, éperdument, avec la vigueur du désespoir.

Il y avait entre Jeanne et Cayrol une communication sympathique. Appelé mentalement par sa femme, le mari parut.

—Ah ! enfin ! dit celle-ci.

—Cayrol, surpris de cet accueil empressé, sourit. Jeanne, sans le voir, poursuivit :

—Eh bien ! Monsieur, partons-nous bientôt ?

L'étonnement du banquier augmenta. Mais, en somme, son étonnement était agréablement motivé. Il ne réclama point :

—Dans un instant, seulement, chère Jeanne, répondit-il.

—Pourquoi ce retard ? dit nerveusement la jeune femme.

—Vous allez comprendre. Il y a plus de vingt voitures dans la cour d'honneur. Notre cocher va prendre l'allée du parc, et nous sortirons par la petite porte de la serre sans être vus

—Soit ! Attendons !

Ce retard mécontenta Jeanne. Dans l'ardeur de sa résolution prise, dans le premier feu de sa défense, elle eût voulu mettre tout de suite l'espace entre Serge et elle. Maladroitement, Cayrol ralentissait cet effort de fière révolte. Elle lui en voulut. Lui, sans pénétrer les motifs qui faisaient agir sa femme, devina qu'il venait de se passer en elle quelque chose qui lui était défavorable. Il voulut combattre la mauvaise impression et changer le cours des idées de Jeanne.

—Vous étiez merveilleusement belle, ce soir, dit-il en s'approchant d'un air galant. On vous a beaucoup admirée et j'en ai été fier. Si vous aviez entendu mes amis ! C'était un concert de félicitations : Quelle chance il a, ce Cayrol ! Tout lui réussit : il est riche, il a une femme ravissante. Vous le voyez, Jeanne, grâce à vous, aux yeux de tous, mon bonheur est complet.

Jeanne fronça le sourcil, et, de la tête fit un signe dédaigneux et hautain. Cayrol continua, sans voir ces symptômes précurseurs d'un orage :

—On m'envie ! et je le comprends ! Je ne changerais avec personne. Tenez ! Notre ami le prince Panine est bien heureux, il épouse une femme riche dont il est aimé et qu'il adore... Eh bien ! il n'est pas plus heureux que moi !

Jeanne se leva brusquement, et foudroyant son mari d'un regard étincelant :

—Monsieur ! s'écria-t-elle avec colère.

—Pardonnez-moi, reprit Cayrol humblement. Je vous paraîs ridicule, mais c'est plus fort que moi, je ne puis cacher ma joie. Et vous verrez si je sais être reconnaissant. Je passerai ma vie à essayer de vous plaire, et pour commencer, je vous ménage une surprise.

—Laquelle ? dit Jeanne avec indifférence.

Cayrol se frotta les mains d'un air mystérieux : il jouissait par avance de l'étonnement joyeux qu'il allait causer à sa femme.

—Vous croyez que nous allons retourner à Paris pour y passer bourgeoisement notre lune de miel ?

Jeanne tressaillit. Cayrol avait des mots malheureux.

—Eh bien ! pas du tout, poursuivit le banquier. Demain, je quitte mes bureaux. Mes clients diront ce qu'ils voudront j'abandonne mes affaires et nous partons.

Jeanne fit un geste de consentement. Un éclair de joie passa sur son visage. Partir, s'éloigner, c'était le repos pour elle.

—Où irons-nous ?

—C'est là qu'est la surprise ! Vous savez que le prince et sa femme partent en voyage ?

—Oui, mais ils ont refusé de dire où ils vont, interrompit Jeanne avec un commencement de trouble.

—Pas à moi ! Ils vont en Suisse. Eh bien ! Nous irons les y retrouver.

Cayrol n'était décidément pas inspiré. Jeanne se dressa comme une biche qui entend dans le tailli éclater un coup de feu :

—Les y retrouver ! s'écria-t-elle.

—Pour continuer le voyage ensemble. Partir carré, les deux jeunes ménages. Ce sera charmant ! Serge, à qui j'ai parlé de ce projet, a commencé à faire des façons, mais la princesse est venue à mon aide. Et quand il a vu que sa femme et moi nous étions d'accord, il s'est mis à rire et a dit : " Vous le voulez ? J'y consens. N'en parlons plus ! " Entre nous, il s'en défendait pour la forme. On a beau dire que l'amour est de l'égoïsme à deux, au bout de quinze jours de tête-à-tête. Serge ne sera pas fâché de nous voir arriver au travers de son duo. Nous irons jusqu'en Italie voir les lacs. Et là, en bateau tous les quatre, quelles fêtes !

Cayrol aurait pu parler pendant une heure, defiler tout le guide Conti, Jeanne ne l'écoutait plus : elle pensait. Ainsi, tous les efforts qu'elle était décidée à faire pour échapper à celui qu'elle aimait se aient inutiles. Une fatalité invincible la ramenait sans cesse vers lui quand elle le fuyait. Et c'était son mari, à elle, qui était le metteur en œuvre de ce rapprochement forcé, inévitable et exécuté. Un sourire de sombre raillerie plissa ses lèvres. Il y avait quelque chose de lugubrement comique dans cette obstination souriante et paisible avec laquelle Cayrol conduisait lui-même sa femme à Serge.

—Cayrol, embarrassé par le silence de Jeanne, resta un instant silencieux, puis :

—Qu'avez-vous ? dit-il. Vous voilà comme était le prince quand je lui ai développé mon plan.

Jeanne se détourna brusquement. Le rapprochement fait par Cayrol était par trop direct. A la fin, la sottise de ce mari devenait gênante.

Le banquier, tout déconfit en voyant le mauvais effet de ses paroles, poursuivit :

—Est-ce que ce voyage vous contrarie ? Je suis tout prêt à y renoncer...

La jeune femme fut touchée de cette humble servilité.

—Eh bien, oui, dit-elle doucement, je vous en serai reconnaissant.

—J'espérais vous plaire, reprit Cayrol. C'est à moi de m'excuser d'avoir si mal réussi. Restons à Paris. Que m'importe le lieu où je serai ! Y étant près de vous, je n'aurai rien à désirer.

Il s'approcha d'elle, et, avec des yeux enflammés :

—Vous êtes si belle, Jeanne, et je vous aime depuis si longtemps !

Elle se recula, pleine d'un vague effroi, Cayrol, très animé, lui mit sa sortie de bal sur les épaules, et, regardant du côté de la porte :

—La voiture est là : nous pouvons partir.

Jeanne, très troublée, ne se leva pas :

—Attendez encore un instant, dit-elle.

Cayrol sourit d'un air contraint :

—Tout à l'heure vous me hâtiez.

C'était vrai. Mais un changement soudain s'était fait en Jeanne. Son énergie était tombée. Elle se sentait très lasse. L'idée de partir avec Cayrol, et de se trouver seule avec lui dans l'étroite voiture, l'effrayait. Elle regardait vaguement son mari, et voyait, dans une sorte de brouillard, ce gros homme avec son plastron de chemise cassé par la prééminence de son ventre ; des bourrelets de chair rouge s'arrondissant sur sa robuste nuque d'Auvergnat, au dessus de son col ; des orilles plates auxquelles il ne manquait que des boucles d'or, et ses grosses mains velues, à l'un des doigts desquelles brillait, tout neuf, l'anneau de mariage. Puis, dans une rapide vision, elle apercevait le profil fin et railleur, les beaux yeux bleus et les longues moustaches blondes de Serge. Une tristesse profonde s'empara de la jeune femme, et des larmes lui montèrent aux yeux.

—Qu'avez-vous ? Vous pleurez ? s'écria Cayrol inquiet.

—Ce n'est rien ! j'ai les nerfs un peu ébranlés. Je me souviens que ce château où nous sommes porte mon nom. Là s'est passé mon enfance, là mon père est mort. Mille liens m'attachent à cette demeure, et ce n'est pas sans émotion que je puis la quitter.

—Une autre demeure vous attend, riante, luxueusement parée, murmura Cayrol à voix basse, digne de vous recevoir. C'est là que vous vivrez désormais, près de moi, heureuse par moi, tout à moi.

Puis, avec une ardente supplication :

—Jeanne ! partons !

Il voulut la prendre dans ses bras. Brusquement, la jeune femme se dégagea.

—Laissez-moi ! dit-elle en se reculant.

Cayrol la regarda avec stupeur.

—Qu'y a-t-il ? Vous voilà tremblante, effrayée !

Il essaya de plaisanter :

—Suis-je donc si terrible ? Ou bien est-ce l'idée de vous éloigner d'ici qui vous trouble à ce point ? S'il en est ainsi, pour quoi ne le disiez-vous plus tôt ? Je sais comprendre les choses. Restons au château, un jour, deux jours, tant que vous voudrez. J'ai arrangé mes affaires pour être libre. Notre petit paradis nous attendra.

Il parlait avec un air bon enfant. Mais, sous sa rondeur, l'inquiétude perçait. Jeanne revint lentement, et, calme, lui prenant la main :

—Vous êtes bon, dit-elle.

—Je ne fais pas d'efforts, répondit Cayrol, en souriant. Qu'est-ce que je demande, moi ? Que vous soyez satisfaite.

—Eh bien ! Voulez-vous me plaire ? reprit la jeune femme.

—Si je le veux ? s'écria Cayrol avec feu, que faut-il faire !

—Madame Desvarenes va être bien triste, quand, demain, sa fille sera partie. Elle aura besoin qu'on la console et qu'on la distraie...

—Ah ! ah ! dit Cayrol, croyant comprendre, et vous voudriez...

—Je voudrais rester quelque temps auprès d'elle. Vous, vous viendriez nous voir chaque jour, et, dès demain, par exemple... Et je vous serais très reconnaissant, et je vous aimerais bien !

—Mais, mais, mais ! s'écria Cayrol, très décontenancé, vous n'y pensez pas, Jeanne ! Comment, ma chère ! qu'est-ce que mes domestiques vont dire ? Vous allez me couvrir de ridicule !

Il faisait une mine vraiment piteuse, ce pauvre Cayrol. Jeanne le regardait comme elle ne l'avait jamais regardé. Ce regard fit courir un frisson voluptueux dans le dos du mari. Son sang lui brûla le bout des doigts.

—Serez-vous si ridicule, dit la jeune femme, pour avoir été délicat et tendre ?

—Je ne vois pas ce que la tendresse a à faire en cela ! s'é-



cria Cayrol : au contraire ! Mais je vous aime, moi ! Vous n'avez pas l'air de vous en douter !

— Prouvez le, riposta Jeanne de plus en plus provocante.

Cette fois, Cayrol perdit patience :

— Et c'est en vous laissant que je le prouverai ? Vraiment, Jeanne, je suis disposé à être excellent pour vous, à accepter toutes vos fantaisies, mais à la condition qu'elles soient acceptables. Vous avez l'air de vous moquer de moi ! Si je cède sur des points aussi importants, dès le premier jour du mariage, alors où me mènerez-vous ? Non, non ! Vous êtes ma femme. La femme doit suivre son mari : c'est là la loi qui le dit !

— Est-ce de la loi seule que vous voulez me tenir ? répondit Jeanne avec vivacité. Avez-vous oublié ce que je vous ai dit quand vous m'avez demandé en mariage ? C'est ma main seule que je vous donne.

— Et je vous ai répondu que c'était à moi de gagner votre cœur. Eh bien ! Mais laissez-m'en les moyens. Voyons, ma chère, poursuivit le banquier d'un air résolu, vous me prouvez pour un enfant. Je ne suis pas si naïf que cela ! Je sais ce que signifient ces résistances : bouderie charmante, à condition qu'elle ne dure pas.

Jeanne, sans répondre, se détourna. Son visage avait changé d'expression : il était dur et crispé.

— Vraiment, reprit Cayrol, vous feriez perdre patience à un saint ! Voyons, répondez-moi, que signifie cette attitude ?

La jeune femme garda le silence. Elle se sentait à bout d'arguments, et, bloquée au fond de cette impasse, ne sachant plus comment en sortir, énervée par la résistance, elle sentait un profond découragement s'emparer d'elle. Cependant elle ne voulait pas céder ; elle frissonnait rien qu'à l'idée d'être à cet homme : elle n'avait jamais pensé au dénoûment brutal et vulgaire de cette aventure. Maintenant qu'elle l'entrevoit, elle éprouvait un horrible dégoût.

Cayrol, très inquiet, suivait des yeux l'angoisse croissante qui se peignait sur le visage de sa femme. Il eut le pressentiment qu'elle lui cachait quelque chose, et un flot de sang, lui montant au cœur, l'étouffa. Il voulut savoir. Et, avec le soupçon la finesse lui revenant, il s'approcha de Jeanne, et d'un ton affectueux :

— Voyons, chère enfant, nous nous égarons l'un et l'autre, moi, en parlant trop haut, vous, en refusant de me comprendre. Oubliez que je suis votre mari : ne voyez en moi qu'un ami et parlez à cœur ouvert. Votre résistance cache un mystère. Vous avez eu quelque chagrin, quelque déception...

Jeanne, attendrie, répondit sourdement :

— Ne me parlez pas ainsi. Laissez-moi.

— Non, reprit doucement Cayrol, nous commençons notre vie commune : il ne faut pas qu'il y ait de malentendu entre nous. Soyez franche, vous me trouverez indulgent. Voyons, les jeunes filles sont souvent romanesques. Elles rêvent un idéal, elles se mettent en tête des amours qui ne sont pas partagées, qui sont ignorées même par celui qui en est le héros. Et puis, tout à coup, il faut retomber dans la réalité. On se trouve en face d'un mari qui n'est point le Roméo attendu, mais qui est un brave homme, dévoué, aimant, prêt à guérir les blessures qu'il n'a point faites. On a peur de ce mari, on se défie, on refuse de le suivre. On a bien tort, car c'est près de lui, c'est dans l'existence saine et droite qu'il vous fait partager qu'on trouve d'abord l'oubli, et enfin la paix de soi-même.

Cayrol, le cœur serré par une horrible anxiété, la voix tremblante, essayait de lire sur les traits de Jeanne l'effet de ses paroles. Celle-ci s'était détournée. Cayrol se pencha vers elle :

— Vous ne répondez pas ? dit-il.

— Et comme elle restait silencieuse, lui prenant la main, il la força à le regarder. Il lui vit le visage inondé de larmes. Il frémit : une rage insensée lui monta au cerveau :

— Vous pleurez ? s'écria-t-il ? C'est donc vrai ? Vous avez aimé ?

Jeanne se leva d'un bond ; elle jugea son imprudence. Elle comprit le piège ; une rougeur dévorante monta à ses joues. Séchant ses larmes, et se tournant vers Cayrol :

— Qui vous a dit cela ?

— Vous ne me tromperez pas, reprit le banquier avec violence. J'ai lu dans vos regards ! Maintenant c'est le nom de cet homme que je veux savoir.

Jeanne le regarda bien en face :

— Jamais ! dit-elle.

— Ah ! C'est un aveu ! s'écria Cayrol.

— Vous m'avez indignement trompée par votre affectation de douceur, interrompit fièrement Jeanne ; je ne parlerai plus.

D'un bond Cayrol fut sur elle. En lui, le bouvier reparaisait. Il lança un horrible blasphème, et, la saisissant par le bras :

— Prenez garde ! Ne vous jouez pas de moi ! Parlez, je le veux ! Ou sinon !

Il la secoua avec brutalité.

Jeanne, indignée, poussa un cri de colère, et, d'un geste superbe, se dégageant :

— Laissez-moi, cria-t-elle, vous me faites horreur !

Le mari, hors de lui, pâle comme un mort, tremblant convulsivement, ne pouvant articuler une seule parole, allait s'élançant, quand la porte de la chambre de madame Desvaronnes s'ouvrit et la patronne parut, tenant à la main les lettres qu'elle avait préparés pour Cayrol. Jeanne poussa un cri de joie, et d'un élan, elle se jeta dans les bras de celle qui lui avait tenu lieu de mère.

### III

D'un coup d'œil, madame Desvaronnes comprit la situation. Elle vit Cayrol livide, trébuchant, la tête perdue. Elle sentit frissonner Jeanne sur sa poitrine ; elle pressentit un grave incident, elle se fit calme et froide pour dominer plus aisément les résistances qui pourraient se produire.

— Qu'y a-t-il donc ? dit-elle en regardant sévèrement Cayrol.

— Un fait inattendu, répondit le banquier avec un éclat de rire nerveux. Madame refuse de me suivre.

La patronne éloigna doucement d'elle la jeune femme qui s'attachait à ses épaules avec une force irraisonnée :

— Et pour quelle raison ? demanda-t-elle.

Jeanne resta silencieuse.

Elle n'ose pas parler ! reprit Cayrol, en s'animant au bruit de ses paroles. Elle a, paraît-il, dans le cœur un amour malheureux ! Et comme je ne ressemble pas au type rêvé, madame a des répugnances. Mais vous comprenez bien que l'aventure ne va pas finir de la sorte. On ne vient pas dire à un mari, douze heures après l'avoir épousé : " Monsieur, je suis bien fâchée, mais j'en aime un autre ! " Ce serait trop commode. Je ne me prête pas à ces fantaisies-là, et je n'ai par la vocation pour jouer les Sganarelles !

— Cayrol, faites-moi le plaisir de crier moins fort ! dit tranquillement madame Desvaronnes. Il y a quelque malentendu entre cet enfant et vous...

Le mari secoua violemment ses robustes épaules :

— Un malentendu ? Diantre ! Je le crois bien ! Vous avez des délicatesses de langage qui me plaisent ! Un malentendu ! Dites une tromperie indigne ! Mais c'est le " monsieur " que je veux connaître. Il faudra bien qu'elle parle. Je ne suis pas un gentleman musqué et bien appris, moi. Je suis un paysan, et quand je devrais...

— Assez ! dit nettement madame Desvaronnes, en frappant d'un petit coup sec de son doigt, le poing énorme que Cayrol tendait, menaçant, comme un boucher qui va frapper. Puis, s'approchant du mari, et l'entraînant près de la fenêtre :

— Vous êtes fou de la brusquer comme vous le faites ! Allez un instant dans ma chambre. A vous, maintenant, elle ne dirait plus rien ; à moi elle confiera tout et nous saurons à quoi nous en tenir.

Le visage de Cayrol s'éclaira :

— Vous avez raison, dit-il, oui raison comme toujours ! Il faut m'excuser, moi, je ne sais pas parler aux femmes. Chapi-



trez-la, vous, et fait-s-lui entrer un peu la réalité dans la cervelle. Mais ne la quittez pas, au moins : elle serait capable de commettre quelque extravagance.

Madame Desvarennas sourit :

—Soyez tranquille ! répondit-elle.

En faisant un geste à Cayrol qui sortait, elle revint à Jeanne.

—Alons, ma fille, lui dit-elle, remets-toi. Nous sommes seuls : tu vas me raconter ce qui s'est passé. Entre femmes, nous nous comprenons. Voyons ! tu as eu peur, n'est-ce pas ?

Jeanne restait comme pétrifiée, immobile et muette : elle fixait obstinément ses yeux sur une fleur qui se penchait hors d'une des jardinières. Cette fleur rouge la fascinait. Elle ne pouvait s'en détacher. Et au fond de son être une pensée revenait persistante : celle de son malheur irrémédiable. Madame Desvarennas la regarda un instant, puis, lui touchant légèrement l'épaule :

—Tu ne veux donc pas me répondre ? Est-ce que je ne t'ai pas élevée ? Et si tu n'es pas née de moi, est-ce que la tendresse et les soins que je t'ai prodigués ne m'ont pas faite véritablement ta mère ?

Jeanne ne répondit rien, mais ses yeux ne noyèrent de pleurs.

—Tu sais bien que je t'aime, reprit la patronne. Allons ! viens dans mes bras comme quand tu étais petite et que tu souffrais. Pose ta tête, là sur mon cœur et laisse couler tes larmes. Je vois bien qu'elles t'étouffent.

Jeanne ne put résister plus longtemps et, s'abattant à deux genoux près de madame Desvarennas, elle se plongea dans les plis soyeux et parfumés de sa robe, comme un oislet effrayé qui s'élançait dans son nid et se cache sous les ailes de la couveuse.

Cette douleur sombre et désespérée fut pour la patronne une preuve irrécusable que Cayrol avait dit vrai. Jeanne avait aimé, elle aimait encore un autre homme que son mari. Mais comment n'avait-elle rien dit et s'était-elle laissée marier au banquier ? Elle avait bien résisté : le souvenir lui en revenait maintenant. Elle s'était débattue. Et ce refus qu'on mettait sur le compte de son orgueil, il fallait les attribuer à la passion.

Elle ne voulait pas être séparée de celui qu'elle aimait. De là cette lutte qui s'était terminée par l'abandon de sa main à Cayrol, peut-être en un instant de désespérance et d'attachement. Mais pourquoi celui qu'elle aimait ne l'avait-il pas épousée ? Quel obstacle s'était levé entre lui et la jeune fille ? Jeanne, si belle, si assurée des largesses de madame Desvarennas, qui donc avait pu hésiter à demander sa main ?

Celui que Jeanne aimait était peut-être indigne d'elle ? Non ! Elle ne l'eût pas choisi. Peut-être n'était-il pas libre ? Misérable, qui ne craignait pas de troubler le cœur d'une jeune fille ! Où l'avait-elle rencontré ? Dans le monde, chez elle, rue Saint-Dominique peut-être ! Qui pouvait savoir ? Il y venait peut-être encore. A cette pensée, un mouvement de colère entraîna madame Desvarennas. Elle voulut connaître le nom de cet homme, afin d'avoir avec lui une explication dans laquelle elle lui dirait ce qu'elle pensait de son indigne conduite. Il serait mis à la porte de la maison avec tous les honneurs dus à sa belle conduite.

Jeanne pleurait toujours silencieusement sur les genoux de madame Desvarennas. Celle-ci lui releva la tête doucement, et, essuyant avec son mouchoir de dentelles les larmes qui l'inondaient :

—Voyons, ma fille ! tout ce déluge ne signifie rien. Il faut prendre une résolution. Je comprends que tu te caches de ton mari, mais de moi ? Comment se nomme celui que tu aimes ?

Cette question si simplement faite jeta une lueur dans le cerveau troublé de Jeanne. Elle entrevit le danger qu'elle courait. Parler devant madame Desvarennas ? Dire le nom de celui qui l'avait trahie ? A elle ! Est-ce que c'était possible ? En un instant elle comprit qu'elle allait perdre Micheline et Serge. Sa conscience se révolta et elle ne le voulut pas. Elle se dressa, et regardant madame Desvarennas avec des yeux épouvantés :

—Par grâce, oubliez mes larmes ! Ne croyez pas ce que mon mari vous a dit. Ne cherchez jamais à rien savoir ! Restez dans l'ignorance où vous êtes !

—Ah çà ! mais celui dont il s'agit me toucho donc de bien près, que tu te caches ainsi de moi ? dit madame Desvarennas prise d'une instinctive angoisse.

Elle se tut : ses yeux devinrent fixes. Ils regardaient sans voir. Elle cherchait.

—Je vous en prie, s'écria Jeanne affolée, jetant ses mains devant le visage de madame Desvarennas, comme pour l'arracher à sa dangereuse recherche.

—Si j'avais un fils, dit la patronne, je croirais...

Soudain elle cessa de parler. elle devint blême, et s'avançant vers Jeanne, jusque dans l'âme de laquelle elle plongea son regard :

—Est-ce que ?... commença-t-elle.

—Non ! non ! interrompit Jeanne, terrifiée en comprenant que la patronne avait entrevu la vérité.

—Tu n'ies avant que j'aie prononcé ce nom ? dit madame Desvarennas d'une voix éclatante. Tu l'as donc lu sur mes lèvres ? Malheureuse ! l'homme que tu aimes, c'est le mari de ma fille !

Ma fille ! L'accent avec lequel madame Desvarennas prononça ce "ma" fut d'une puissance tragique. Il laissa deviner la mère capable de tout pour défendre le bonheur de l'enfant qu'elle adorait. Serge avait bien calculé. Entre Jeanne et Micheline, madame Desvarennas ne devait pas hésiter. Elle aurait laissé couler le monde pour faire de ses débris l'asile où sa fille serait souriante et joyeuse.

Jeanne était retombée accablée. La patronne la releva violemment. Elle n'avait plus de ménagements pour elle. Il était nécessaire qu'elle parlât. Elle était un témoin unique, et dût la vérité lui être arrachée de force, il fallait qu'elle la dit.

—Ah ! pardonnez-moi ! gémit la jeune femme.

—Il s'agit bien de cela ! Un seul mot, réponds : T'aimes-t-il ?

—Le sais-je ?

—Il te l'a dit ?

—Oui.

—Et il a épousé Micheline ! s'écria madame Desvarennas avec un geste effrayant. Je me défiais de lui. Pourquoi n'ai-je pas obéi à mon instinct !

Elle se mit à tourner dans la serre comme une lionne en cage. Puis, s'arrêtant brusquement, et se campant devant Jeanne :

—Il faut que tu m'aides à sauver Micheline !

Elle ne pensait qu'à l'enfant de sa chair. Sans hésiter, inconsciemment, elle abandonnait l'autre, l'enfant d'adoption. Elle lui réclamait le salut de sa fille comme une dette.

—Qu'a-t-elle à craindre ? répondit Jeanne amèrement. Elle triomphe, puisqu'elle est sa femme.

—S'il allait l'abandonner ? dit la mère avec angoisse. Puis, réfléchissant : Pourtant, il m'a juré qu'il l'aimait !

—Il mentait ! cria Jeanne avec rage. Il a épousé Micheline pour sa fortune !

—Et pourquoi donc ? dit madame Desvarennas menaçante. N'est-elle pas assez belle pour lui avoir plu ? Crois-tu qu'il n'y ait que toi qu'on aime ?

—Si j'avais été riche, il m'aurait épousée ! reprit Jeanne exaspérée.

A la fin elle se révoltait. On marchait trop sur elle, et, avec un cri de féroce triomphe, elle ajouta :

—Le soir où il s'est enfermé avec moi pour me décider à épouser Cayrol, il me l'a affirmé sur l'honneur !

—Sur l'honneur ! répéta ironiquement madame Desvarennas accablée. Comme il nous a tous trompés ! Mais que faire ? Quel recours ai-je contre lui ? Une séparation ? Micheline s'y refuserait. Elle l'aime.

Et, dans un élan de fureur :

—Se peut-il que cette fille stupide aime ce bellâtre sans valeur ! Et c'est mon sang qu'elle a dans les veines ! Si on lui apprenait la vérité, elle serait capable d'en mourir !

—En suis-je morte, moi ? dit Jeanne d'un air sombre.

—Toi, tu as une nature énergique, reprit la patronne en s'attendrissant, mais elle, si faible, si douce ! Ah ! Jeanne, pense à ce que j'ai été pour toi, élève un obstacle insurmontable entre toi et Serge ! Reviens à ton mari. Tu ne voulais pas partir avec lui tout à l'heure. C'était de la folie. Si tu t'éloignes de Cayrol, tu ne pourras pas repousser Serge et tu détruiras le bonheur de ma fille !

—Ah ! Vous ne pensez qu'à elle ! Elle, toujours ! Elle avant tout ! s'écria Jeanne avec colère. Mais moi, j'existe, je compte, j'ai le droit d'être protégée, d'être heureuse ! Et vous voulez que je me sacrifie, que je vive avec à cet homme que je n'aime pas, qui me fait pour !

Cette fois la question était nettement posée. Madame Desvarences redevint elle-même. Sa taille se redressa, et de sa grande voix, à l'autorité de laquelle on ne résistait pas :

—Alors quoi ? dit elle. Tu veux te séparer de lui ? Reconquérir ta liberté au prix d'un scandale ? Et quelle liberté ? Tu seras repoussée, dédaignée. Crois moi, impose silence à ton cœur, et écoute ta raison. Ton mari est un homme bon et loyal. À défaut d'amour il t'inspirera le respect. En l'épousant, tu as pris des engagements envers lui. Tiens les. C'est ton devoir !

Jeanne, dominée, se sentit vaincue :

—Mais que va être ma vie ? gémit-elle.

—Celle d'une honnête femme, reprit madame Desvarences avec une véritable grandeur. Sois épouse : Dieu te fera mère et tu seras sauvée.

Jeanne se courba sous ces paroles. Elle n'y sentait plus l'égoïsme implacable de la mère. Ce que la patronne disait était sincère et vrai. Ce n'était plus son cœur agité et alarmé qui l'inspirait, c'était sa conscience calme et sincère.

—C'est bien, je vous obéirai, répondit simplement la jeune femme. Embrassez-moi donc, ma mère !

Et elle tendit son front à madame Desvarences qui y laissa tomber deux larmes de reconnaissance et d'admiration. Puis Jeanne, allant elle-même à la porte de la chambre de la patronne :

—Venez, monsieur, dit-elle à Cayrol.

Le mari, refroidi par l'attente et troublé par la longueur de l'entretien, montra sur le seuil sa figure inquiète. Il vit madame Desvarences grave et Jeanne recueillie. Il n'osa parler.

—Cayrol, tout est expliqué, dit la patronne : vous n'avez rien à craindre de celui que vous redoutiez. Il est séparé de Jeanne pour toujours. Et d'ailleurs, rien dans ce qui s'est passé entre lui et celle qui devait être votre femme ne saurait éveiller votre susceptibilité ou légitimer votre jalousie.

Je ne vous dirai point aujourd'hui le nom de cet homme. Mais si, par impossible, il reparait jamais et menaçait votre bonheur, ce serait moi-même, — vous m'entendez bien ? — qui vous le désignerais !

Cayrol resta un instant pensif, puis, s'adressant à madame Desvarences :

—C'est bien. J'ai confiance en vous.

Puis, se tournant vers Jeanne :

—Pardonnez-moi, et que tout soit oublié.

Le visage de la patronne resplendit de joie. Et suivant du regard Cayrol et Jeanne qui s'éloignaient.

—Braves cœurs ! murmura-t-elle.

Puis, changeant d'expression :

—A l'autre maintenant !

Et elle sortit sur la terrasse.

#### IV

L'air était doux, la nuit transparente et lumineuse. Dans la grande allée assombrie par l'épaisseur du dôme de feuillage, le coupé de Cayrol filait rapidement, projetant au passage, sur les massifs, les clartés rembrantes de ses lanternes. Sur le pavé qui mène à Pontoise, on entendait rouler les voitures des derniers invités se rendant à la gare. Il était plus de minuit.

Un rossignol, réveillé par la lune dont les ondes blanches baignaient les grands arbres du parc, se mit à chanter son amour aux étoiles. Madame Desvarences, machinalement, s'arrêta à l'écouter. Une paix profonde s'étendait sur la nature. Un sentiment de bien-être physique envahit cette mère en proie aux plus cruelles angoisses morales. Et elle pensa qu'elle aurait été bien heureuse, par cette nuit resplendissante, si son cœur avait été plein de quiétude et de sérénité. Ses deux filles mariées, c'était sa dernière tâche accomplie. Elle ne devait plus avoir qu'à jouir de la vie telle qu'elle avait su se la préparer : calme et satisfaite. Au lieu de cela, c'était la crainte, la dissimulation s'emparant de son esprit, et la lutte ardente, sans merci, engagée contre l'homme qui avait trompé sa fille et avait menti à elle même. La barque qui portait sa fortune, arrivée au port, prenait feu, et il fallait recommencer le labour, retrouver les soucis et la peine.

Une rage sourde gonflait son cœur. Avoir si sûrement construit l'édifice de son bonheur, l'avoir paré avec un soin de toutes les heures, et voir un intrus s'y installer audacieusement et faire prévaloir sa despotique et haïssable autorité ! Et que pouvait-elle contre ce maître nouveau ? Rien. Il était morveusement défendu par l'amour excessif de Micheline. Frapper Serge, c'était blesser sûrement et mortellement sa fille. Ainsi, ce misérable pouvait rire impudemment et la braver !

Qu'allait-elle faire ? Le prendre à part, et là, lui révélant qu'elle était informée de sa déloyale conduite, lui jeter à la fin une bonne fois à la face tout son mépris et toute sa haine. Et puis après ? Quelles conséquences pratiques aurait ce déchaînement de violence ? Le prince, usant de l'influence qui mettait Micheline à sa discrétion, séparerait la fille de la mère. Et madame Desvarences resterait seule dans son coin abandonnée, comme un pauvre chien, et elle mourrait de désespoir et de colère. Alors ? Il fallait dissimuler, masquer son visage d'indifférence et, s'il était possible, de tendresse, et entreprendre le difficile travail de détacher Micheline de cet homme qu'elle adorait. C'était toute une stratégie à régler. Faire ressortir les défauts du mari, mettre ses torts en lumière, lui donner l'occasion de prouver sa nullité. En un mot, faire comprendre à la jeune femme qu'elle n'avait épousé qu'un mannequin élégant indigne de son amour.

Les pièges à tendre sous les pas de Serge devaient être faciles à trouver. Il était joueur : il fallait lui donner de l'argent comptant pour qu'il pût satisfaire sa passion. Une fois dans les griffes du démon du jeu, il négligerait sa femme, et la mère pourrait regagner une partie du terrain qu'elle avait perdu. Une fois la fortune de Micheline entamée, elle interviendrait entre sa fille et son gendre. Elle mettrait le prince au pas, et, le tenant par l'argent, saurait bien le conduire à son gré.

Déjà elle voyait son autorité reconquise, et sa fille, son trésor, sa vie, véritablement maîtresse de la situation, lui faisant un mérite de l'avoir sauvée. Et puis, il viendrait un enfant, pensait-elle, et si Micheline est vraiment ma fille, elle adorera ce petit être, et l'amour aveugle qu'elle a voué à son mari sera diminué d'autant. Il ne savait pas, ce Serge, quel adversaire il avait sur les bras. Il n'avait jamais fait bon se mettre en travers du chemin de la patronne, quand il y allait de ses intérêts. Mais maintenant qu'il s'agissait de sa fille ! Un sourire glissa sur ses lèvres. Une résolution inébranlable, à partir de cette heure, devait la diriger, et la lutte engagée entre son gendre et elle ne pouvait cesser que par l'écrasement de l'un ou de l'autre.

Au loin l'orchestre du bal des ouvriers jetait ses discordantes fanfares dans la nuit. Madame Desvarences, machinalement, se dirigea vers la tente sous laquelle retentissait lourdement le bruit des pas des danseurs. Les clartés brutales des quinquets perçaient la toile sur laquelle passaient par instants des ombres agrandies. Une clameur joyeuse emplissait cette salle de fête. Des rires bruyants éclataient, mêlés à des cris aigus de femmes lutinées,

La voix de l'avertisseur retentissait goguenarde et solennelle : "La poule ! En avant-deux ! Balancez vos dames !" Puis le piétinement des gros souliers, foulant le plancher mal raboté dans un entrechat audacieux et faraud, et, dominant le tumulte, les accords mélancoliques de la clarinette, alternant avec les notes criardes du cornet à pistons.

A l'entrée du bal, entourées d'un côté de tables et d'esca-beaux, deux pièces de vin, mises en chantier sur des poutres, offraient leur chantage de bois à qui voulait se désaltérer. Une mare rouge, élargie au bas de chaque tonneau, attestait que la main des buveurs n'était plus très sûre. Un marchand de galettes, installé de l'autre côté, pétrissait une dernière fournée de feuilleté, pendant que son apprenti, secouant avec vigueur la cloche qui s'attachait à une tringle de fer au dessus du four en fonte, appelait les consommateurs à la boutique. Une odeur de beurre rance, de vin répandu et de quinquets à l'huile de pétrole, saisissait violemment l'odorat.

En pendant à la salle du bal, un établissement de chevaux de bois, qui avait fait, pendant toute la jour, la joie des gamins du village, jetait, comme un appel désespéré, le chant nasal de son orgue de Barbarie, sur lequel une femme, en camisole blanche, jouait la valse des *Cloches de Corneville*.

L'animation de cette fête, au milieu de laquelle madame Desvarences pénétrait soudainement, fit une diversion heureuse aux graves pensées qui l'obsédaient : elle se rappela que Serge et Micheline devaient être là... Elle sortit de l'ombre de l'allée dans laquelle elle se trouvait et s'avança en pleine lumière. En la reconnaissant, tous les ouvriers attablés se levèrent. Elle était vraiment dame et maîtresse. Et puis elle abreuvait et nourrissait tout ce monde depuis le matin. D'un geste elle les fit rasseoir, et marchant vivement vers la salle de danse, elle souleva le rideau de coton rouge et blanc qui en masquait l'entrée.

Là, dans un espace de cent mètres superficiels, cent cinquante personnes, assises ou debout, se tenaient. Au fond, sur une estrade, les musiciens étaient placés, ayant chacun, entre les jambes, une bouteille de vin, à laquelle, dans l'intervalle de chaque danse, ils demandaient de l'entrain et de l'haleine. Une poussière impalpable, soulevée par les pieds des danseurs, chargeait l'air saturé d'âcres parfums. Les femmes, vêtues de robes claires, coiffées en cheveux, les hommes, habillés de leurs vêtements des dimanches, se livraient avec une ardeur passionnée à leur plaisir favori.

Rangés sur une double ligne, se faisant vis-à-vis, ils attendaient avec impatience que la musique attaquât la dernière figure du quadrille. A pied de l'estrade de l'orchestre, Serge, donnant la main à la fille du maire, faisait face à Micheline, dansant avec le maire lui-même. Un air de gravité joyeuse éclairait le visage de l'officier municipal. Il jouissait, devant tous ses administrés, de l'inappréciable honneur que la princesse daignait lui faire. Tandis que sa jeune fille, vêtue de sa robe de première communion rallongée avec un volant de mousseline bouillonné, une rose dans les cheveux, et les doigts boulinés dans des gants paille à un bouton, n'osait pas lever les yeux sur le prince, et, avec une rougeur brûlante sur les joues, répondait par monosyllabes aux paroles obligeantes que Serge se croyait obligé de lui adresser.

L'orchestre rugit, le plancher trembla. Les deux lignes de danseurs avaient marché l'une vers l'autre dans un avant-deux général. Madame Desvarences, appuyée au montant de bois de la porte, suivait des yeux sa fille, dont la démarche légère contrastait avec l'allure pesante des femmes qui l'entouraient. Le maire, empressé et respectueux, la suivait, faisant des efforts pour se maintenir près d'elle sans marcher sur la longue traîne de sa robe. Et c'étaient des : "Excusez-moi, madame la princesse... Si madame la princesse veut me faire l'honneur de me donner la main, c'est à nous de traverser." Et ils venaient en effet de traverser. Serge se trouva subitement en face de sa belle mère. Son visage prit une expression joyeuse, et il poussa une exclamation. Micheline leva les yeux et, suivant le regard de son mari, elle aperçut sa mère. Alors

ce fut une double joie. D'un clin d'œil malicieux, Serge montra à madame Desvarences l'embarras solennel du maire qui galopait avec Micheline, puis les déhanchements des paysans, prenant des poses avantageuses pour faire "en avant-deux."

Micheline, elle, gardait son air souriant. Elle s'amusait. Toute cette franche et bonne gaité, dont elle était la cause, lui donnait un contentement intérieur. Elle jouissait du plaisir de tous ceux qui l'entouraient. Et ses yeux attendris adressaient un remerciement à sa mère, qui avait su préparer toute cette fête en son honneur. La clarinette, le violon, le cornet à pistons firent entendre une dernière modulation, puis la cadence finale mit un terme aux ébats des danseurs. Chacun reconduisait sa danseuse : le maire avec des allures pompeuses, Serge avec autant de grâce que s'il eût été à un bal de l'ambassade, et qu'il eût eu affaire à une jeune fille du grand monde.

Madame Desvarences fut soudain entourée. des acclamations retentirent. la musique électrisée entonna la *Marche laise*.

—Sauvons-nous ! dit Serge, car ces braves gens sont capables de nous porter en triomphe.

Et, entraînant sa belle-mère et sa femme, il sortit de la salle de danse, poursuivi par les cris joyeux des assistants.

Dehors ils marchèrent tous trois en silence. L'air de la nuit leur parut délicieux à respirer en sortant de cette fournaise. Les acclamations avaient cessé, et déjà l'orchestre, poursuivant sa tâche, entamait une polka. Micheline avait pris le bras de son mari. Ils allaient doucement, serrés l'un contre l'autre. Pas un mot n'était échangé : ils semblaient tous les trois écouter en dedans d'eux mêmes. Arrivés près du château, ils montèrent les marches du perron et rentrèrent dans la petite serre qui servait de salon à madame Desvarences.

L'atmosphère était restée chaude et parfumée du bal. Les lustres étaient encore allumés. Les invités avaient disparu. Micheline jeta lentement les yeux autour d'elle. Le souvenir de cette soirée triomphante, qui avait été la consécration de son bonheur, lui gonfla le cœur d'une vive émotion. Et, se tournant vers sa mère avec un visage rayonnant de joie :

—Ah ! maman ! que je suis heureuse ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras.

A ce cri, Serge tressaillit. Deux larmes lui montèrent aux yeux, et, un peu pâle, tendant à madame Desvarences ses mains qu'elle sentit frémir dans les siennes :

—Merci ! dit-il avec effusion.

Madame Desvarences le tint un instant sous son regard. Elle ne vit pas sur son front l'ombre d'une pensée mauvaise. Il était sincèrement ému, loyalement reconnaissant. La pensée lui vint que Jeanne avait pu la tromper, ou se tromper elle-même, et que Serge ne l'avait pas aimée. Un sentiment ineffable de soulagement l'envahit. Mais la défiance était irrémédiablement entrée dans son cœur. Elle repoussa cette flatteuse espérance. Et, lançant à son gendre un coup d'œil que, moins troublé, il eût pu comprendre, elle murmura :

—Nous verrons.

#### IV

Les deux premiers mois de cette union furent un véritable enchantement. Serge et Micheline ne se quittèrent pas. Ils étaient, au bout de huit jours, revenus à Paris avec madame Desvarences, et le vaste hôtel de la rue Saint-Dominique, si grave, si sévère, s'était empli d'un bruit joyeux. Dans la cour c'était un mouvement de chevaux, de voitures, des allées et venues de groomes et de palefreniers. Les superbes écuries, autrefois trop larges pour les trois chevaux de la patronne, étaient maintenant exigües pour le service du prince. On y comptait huit carrossiers de haute mine, deux poneys charmants, achetés spécialement pour Micheline, mais que la jeune femme n'avait jamais pu se résoudre à conduire elle-même, quatre chevaux de selle sur lesquels, chaque matin, vers huit heures, quand la fraîcheur de la nuit a embaumé le Bois, les époux faisaient leur tour de lac.

Un gai soleil faisait étinceler la large nappe d'eau entre ses bordures sombres de sapins, l'air frais et vif jouait dans la voile de Micheline, le cuir fauve des sables craquait, les mors, mûchés par des bouches pleines d'écume, sonnaient, ardemment secoués, et un grand lévrier russe enserrait les deux cavaliers dans les cercles fous de sa course joyeuse. C'étaient d'heureuses matinées pour Micheline, qui jouissait délicieusement d'avoir Serge auprès d'elle, attentif à ses moindres désirs, la protégeant du regard, et pliant à sa timide allure d'équière novice les mouvements violents de son pur sang anglais. Par moments, le cheval de son mari caracolait en pleine révolte, et elle suivait complaisamment des yeux l'élégant cavalier réduisant sans efforts apparents, rien que par la pression des cuisses nerveuses, sa fougueuse monture.

Puis un besoin de courir prenait la jeune femme, et, donnant un coup de cravache, elle partait au galop, heureuse de sentir l'air plus vif lui caresser le visage et de voir, auprès d'elle, celui qu'elle aimait lui sourire et l'encourager. Alors c'étaient des courses folles. Les chevaux s'animaient, le lévrier allongeait son corps svelte jusqu'à toucher le sable du ventre, et les précédait dans l'allée détournée, sombre et fraîche, où ils s'engageaient, poussant des pointes furieuses à la suite des lapins effrayés qui traversaient le chemin, rapides comme des balles. Essoufflée par cette violente chevauchée, Micheline s'arrêtait, le visage rose, caressant de son gant sur lequel les branches, effleurées au passage, avaient laissé tomber quelques gouttes de rosée, le col arrondi aux veines saillantes de son bel alezan. Et, lentement, au pas, les deux époux reprenaient la direction de la rue Saint-Dominique. Arrivés dans la cour de l'hôtel, c'étaient des piaffements sonores sur le pavé, qui amenaient tous les employés des bureaux derrière les rideaux des fenêtres. Et lasso d'une bonne fatigue, Micheline entraînait en souriant dans le cabinet où sa mère, sérieuse, travaillait à son grand bureau et s'écriait : Nous voilà, maman ! La patronne se levait vivement et embrassait sa fille, s'enivrant de cette fraîche senteur rapportée du dehors. Et puis on montait déjeuner.

Les soupçons de madame Desvarennnes s'étaient engourdis. Elle voyait sa fille heureuse. Son gendre était, dans tous ses rapports avec elle, d'une cordialité parfaite et d'une grâce charmante. Cayrol et sa femme, depuis leur mariage, n'avaient pour ainsi dire fait que toucher barre à Paris, pour repartir aussitôt. Le banquier s'était engagé dans la grande affaire du *Credit* avec Herzog et voyageait dans toute l'Europe pour créer comptoirs et assurer des débouchés. Jeanne l'accompagnait. Actuellement ils étaient en Grèce. Les lettres de la jeune femme à sa mère adoptive respiraient le calme et la satisfaction. Elle se louait fort de son mari dont la bonté pour elle était, disait-elle, sans égale.

Du reste, aucune allusion à ce qui s'était passé dans cette soirée du mariage, lorsque, fuyant la colère de Cayrol, elle s'était jetée dans les bras de madame Desvarennnes et avait laissé pénétrer son secret. La patronne pouvait donc croire que cette pensée, qui par moments troublait encore son esprit, était le souvenir mal effacé d'un mauvais rêve.

Ce qui contribuait surtout à lui rendre sa sécurité, c'était l'éloignement de Jeanne. Si la jeune femme eût été près de Serge, madame Desvarennnes eût tremblé. Mais la belle et irritante rivale de Micheline était loin, et Serge paraissait si amoureux de sa femme.

Tout était pour le mieux. Les redoutables projets agités par la patronne dans le feu de la colère étaient donc restés inexécutés. Serge n'avait pas encore donné à madame Desvarennnes un réel sujet de mécontentement. A vrai dire, il dépensait un argent fou, mais sa femme était si riche !

Il avait mis sa maison sur un pied extraordinaire. Tout ce que le luxe invente de plus raffiné, il l'avait introduit chez lui, à l'état d'habitude. Il recevait fastueusement plusieurs fois par semaine. Et madame Desvarennnes, du fond de son premier étage, car elle ne voulut jamais paraître aux grandes réceptions de son gendre, entendait les éclats de la fête. Cette

femme modeste et simple, dont le faste avait été tout artistique, s'étonnait qu'on pût dépenser tant d'argent en divertissements si frivoles. Mais Micheline était la reine de ces somptueuses cérémonies. Elle venait en grande toilette se faire admirer par sa mère, avant de se montrer à ses invitées, et la patronne n'avait pas le courage de faire des observations, quand elle voyait sa fille si brillante et si satisfaite.

On jouait beaucoup le soir. La grande colonie étrangère, qui défilait chaque semaine chez Panine, y apportait sa passion effrénée pour les cartes, à laquelle Serge n'avait que trop de tendance à se laisser aller. Ces gentilshommes, entre eux, presque sans ôter leurs gants blancs, faisaient à la bouillotte des différences de quarante et cinquante mille francs. Histoire de se mettre en appétit, avant d'aller au club finir la nuit à la table de baccara.

Pendant ce temps, les femmes, leurs splendides toilettes gracieusement étalées sur les meubles bas et moelleux, causaient chiffons sous l'éventail, ou écoutaient les cantilènes d'un chanteur exotique, pendant que les jeunes gens leur chuchotaient des galanteries à l'oreille.

Le bruit courait que le prince n'était pas heureux au jeu. Ce n'était, à vrai dire, pas surprenant : il était si heureux en amour ! Les échos de l'antichambre, écoutés par madame Desvarennnes, qui ne négligeait aucune source d'informations, répétaient des chiffres énormes. Il y avait évidemment de l'exagération, mais le fait même devait être exact. Le prince perdait.

Madame Desvarennnes ne put résister à l'envie de savoir si Micheline se doutait de ce qui se passait, et, un matin que la jeune femme était descendue chez sa mère dans un délicieux déshabillé rose, la patronne, en lutinant sa fille, lui dit, comme un propos en l'air :

— Il paraît que ton mari a perdu hier soir.

Micheline regarda madame Desvarennnes avec un air étonné, et d'une voix tranquille :

— Un bon maître de maison ne peut pas gagner l'argent de ses invités, répondit-elle : il aurait l'air de les convier pour les dépouiller. La perte au jeu fait partie de la dépense d'une réception.

Madame Desvarennnes trouva que sa fille était devenue bien grande dame et avait acquis promptement des idées larges. Mais elle n'osa plus rien dire. Ce qu'elle redoutait par-dessus tout, c'était de se mettre en hostilité avec Micheline. Pour conserver la tendresse câline de sa fille, elle eût tout sacrifié.

Elle se jeta dans le travail avec un redoublement de passion.

— Si le prince dépense des sommes considérables, se dit-elle, j'en gagnerai de bien plus considérables encore. Il n'est trou si profond creusé par lui que je ne puisse réussir à combler.

Et elle fit, à force, entrer de l'argent par la porte, afin que son gendre eût le loisir de le jeter par les fenêtres.

Un beau jour, tout ce grand monde qui fréquentait l'hôtel de la rue Saint-Dominique s'envola dans les châteaux. Le mois de septembre était arrivé, ramenant l'époque des chasses. Le prince et Micheline s'installèrent à Cernay, non plus comme aux premiers jours de leur mariage, en amoureux qui cherchent le silence et le mystère, mais en gens sûrs de leur bonheur, qui veulent mener grand train. Tous les équipages furent emmenés, et le domaine s'emplit de bruit et de mouvement. Les quatre gardes, vêtus de la livrée du prince, vinrent prendre les ordres pour les tirés. Et, chaque semaine, des fournées d'invités débarquèrent, amenés du chemin de fer dans les grands breakes conduits en poste à quatre chevaux.

La patronne demeura fat alors dans tout son éclat. C'était une continuelle allée et venue d'élégants et de mondaines. Du haut en bas du château, c'était un froufrou de jupes soyeuses, des guirlandes de jolies femmes, descendant les escaliers avec de gais éclats de rire, et des refrains retenus de la dernière opérette. Le hall immense était témoin d'interminables parties de billard anglais et de toupie hollandaise, pendant qu'un de ces messieurs, installé devant le grand orgue de Cavalé Coll, s'escriant des pieds et des mains, jetait vers la voûte sonore les notes profondes et graves du choral de Luther.

C'était un mélange extraordinaire de laisser aller et de tenue rigoureuse. La fumée opiacée des cigarettes russes se mélangeait aux senteurs violentes de Popoponax. Un tohu bohu élégant, désordonné et charmant, qui se terminait, vers six heures, par un saut qui peut général quand les chasseurs rentraient, le fusil en bandoulière. Et tout ce monde se retrouvait, une heure après, dans la grande salle à manger, les femmes en toilettes décolletées, les hommes en habit noir, avec le gilet de satin blanc, un trin de réséda et une rose blanche à la boutonnière. Le soir, dans les salons, une rage de danse entraînait tous ces couples, faisait tourbillonner toutes ces jupes dans une valse effrénée, et rendait du jarret aux cavaliers éreintés par six heures de marche en plein soleil.

Madame Desvarennés ne participait pas à cette folle existence. Elle était restée à Paris, ardente aux affaires. Le samedi, on la voyait arriver par le train de cinq heures, et, régulièrement, elle repartait le lundi matin. Sa présence jetait un peu de froid sur cette gaieté à outrance. Sa robe noire faisait tache au milieu de tous ces brocarts, de tous ces satins. Et sa gravité sévère de femme qui paye et voit filer l'argent trop vite, était comme un blâme, silencieux mais explicite, adressé à cette réunion bruyante d'oïsis attachés à leur seul plaisir.

Les domestiques, à l'office, la plaisantaient. Le valet de chambre du prince y ayant un jour annoncé, avec le flegme narquois d'un homme sûr d'un mot spirituel, que la mère Rabat joie venait d'arriver, toute la valetaille était partie d'un éclat de rire. Le groom s'était esclaffé, et la femme de chambre de la princesse, une parisienne gangrenée jusqu'aux moelles, mais qui savait se tenir devant les maîtres, avait déclaré, avec un geste de Belleville, que la mère de madame était une "empêcheuse de danser en rond". Et alors ç'avait été une exclamation générale : "Zut pour la vieille ! Qu'est ce qu'elle avait besoin de venir embêter tout le monde ? Elle pouvait bien rester dans ses bureaux à gagner de l'argent, puisqu'elle n'était bonne qu'à ça !" Et toute la domesticité avait uni ses voix dans une tempête de huées.

Ce dédain, qui, des maîtres, gagnait les valets, n'avait fait que grandir. Si bien qu'un matin, vers neuf heures, comme madame Desvarennés descendait dans la cour d'honneur et cherchait des yeux la voiture qui devait la conduire à la gare — d'habitude c'était le second cocher qui était chargé de ce service — elle ne le trouva pas. Pensant que le cocher s'était mis un peu en retard, elle gagna à pied la cour des écuries. Là, au lieu de la victoria qui, tous les lundis, faisait le service, elle vit un vaste mail coach, auquel deux palefreniers étaient occupés à atteler les quatre grands chevaux bais du prince. Vêtu comme un gentleman, son col rond lui coupant les oreilles, une rose à la boutonnière, le premier cocher du prince, un Anglais enlevé au duc de Roquamount, regardait harnacher ses bêtes avec l'air digne d'un homme d'importance.

Madame Desvarennés marcha droit à lui. Il la regardait venir du coin de l'œil, sans se déranger.

— Comment se fait-il que la voiture ne soit pas prête pour aller au chemin de fer ? dit la patronne.

— Je l'ignore, madame, daigna répondre ce personnage, sans se découvrir.

— Mais où est donc le cocher qui me conduit habituellement ?

— Je ne sais pas. Si madame veut voir dans les communs...

Et, d'un geste insouciant, l'Anglais montrait à madame Desvarennés les bâtiments magnifiques qui s'élevaient au fond de la cour.

Un flot de sang monta aux joues de la patronne. Elle jeta au cocher un tel regard que celui-ci recula de deux pas. Puis, tirant sa montre :

— Il ne me reste plus qu'un quart d'heure avant le départ du train, dit froidement madame Desvarennés, mais voici des chevaux qui doivent bien marcher. Montez sur votre siège, mon garçon, vous allez me conduire.

L'Anglais secoua la tête :

— Ces chevaux là, répondit-il, ne sont pas faits pour le ser-

vice, ce sont des bêtes de promenade. Quant à moi, je mène le prince, je consens à mener la princesse, mais je ne suis pas ici pour vous mener, madame.

Et, d'un geste insolent, assurant son chapeau sur sa tête, il tourna le dos à la patronne. Au même moment, un coup sec, appliqué avec une canne légère, fit rouler le chapeau sur le pavé. Et comme l'Anglais se retournait, rouge de colère, il se trouva en face du prince, que ni madame Desvarennés, ni lui, n'avaient entendu venir.

Serge, en élégant costume du matin, allait faire une promenade dans ses écuries, quand le bruit de la discussion l'avait attiré. L'Anglais, troublé, voulut formuler une excuse.

— Taisez-vous ! lui dit sèchement le prince, et allez attendre mes ordres.

Et se tournant vers la patronne :

— Puisque cet homme refuse de vous conduire, c'est donc moi qui aurai le plaisir de vous mener à la gare, reprit-il avec un charmant sourire.

Et comme madame Desvarennés se récriait :

— Oh ! Je sais très bien conduire à quatre, ajouta-t-il, ne craignez rien. Une fois dans ma vie, ce talent m'aura servi à quelque chose d'utile. Montez, je vous prie.

Et ouvrant la portière du mail-coach à madame Desvarennés, il l'installa dans la voiture. Puis, escaladant d'un bond le siège élevé, il rassembla les rênes, et le cigare aux lèvres, avec un aplomb de vieux cocher, il fit partir son double attelage décrivant, aux yeux du personnel des écuries effaré, un demi-cercle parfait sur le sable de la cour.

L'épisode fut raconté et jugé très favorablement pour le prince. On s'accorda à trouver qu'il avait agi en véritable grand seigneur. Micheline en triompha et vit dans l'acte de déférence accompli par son mari envers sa mère une preuve d'amour pour elle. Quant à la patronne, elle comprit tout l'avantage que cette habile et spirituelle manœuvre donnait au prince. Et, en même temps, elle sentit toute la largeur de la distance qui, désormais, la séparait du monde dans lequel vivait sa fille.

L'insolence de ce domestique était toute une révélation. On la méprisait. Le cocher du prince ne daignait pas s'abaisser jusqu'à conduire une bourgeoise comme elle. Vainement elle payait de son argent les gages de cette valetaille. Son origine roturière et sa bourgeoisie mercantile étaient un vice rédhibitoire. On la subissait, on ne l'acceptait pas.

Elle devint sombre, boudeuse, quoique son gendre et sa fille fussent parfaits pour elle, et ne vint plus que rarement à Cernay. Elle se sentait gênante et se trouvait encore bien plus gênée. La politesse souriante et superficielle des convives du prince lui crispait les nerfs. Ces gens-là étaient trop bien élevés pour n'être pas polis envers la belle-mère de Panine, mais elle sentait que leur politesse était de commande. Sous son raffinement on devinait l'ironie. Elle se prit à les haïr tous.

Serge, souverain maître de Cernay, y fut vraiment heureux. Il goûta, à satisfaire ses appétits de luxe, un plaisir de tous les instants. Sa passion pour les chevaux devint de plus en plus exigeante. Et il donna ordre de construire dans le parc, au milieu des splendides prairies arrosées par l'Oise, un haras modèle pour lequel il fit, à grands frais, venir des étalons et des poulinières achetées chez les célèbres éleveurs d'Angleterre. Il projetait de monter une écurie de courses.

Un jour, en arrivant à Cernay, madame Desvarennés ne fut pas peu surprise de voir les pelouses situées le long des bois jalonnées avec des pots-caux blancs. Elle demanda curieusement ce que signifiaient ces pieux plantés en terre. Micheline lui répondit d'un air dégagé :

— Ah ! Tu as vu ! C'est la piste d'entraînement. Nous avons fait galoper aujourd'hui mademoiselle de Cernay par Richemond et Etincelle. C'est une pouliche de grande allure, sur laquelle Serge compte beaucoup pour la prochaine poule des Produits.

La patronne fut stupéfaite. Un enfant qu'elle avait élevée si simplement, en dépit de son immenso fortune, une petite

bourgeoise, parler de "grando allure" et de "poule des Prodiges"! Quel changement s'était fait en elle, et quelle influence incroyable avait eue sur cette jeune raison, si juste et si droite, l'esprit frivole et vain de Panine! Et cela en quelques mois! Que serait-ce plus tard? Il parviendrait à lui donner tous ses goûts, il la plierait à toutes ses fantaisies, et, de la jeune fille douce et modeste qu'il avait reçue des mains de sa mère, il ferait une vivouise et une cocodette.

Était-il possible que, dans ce mouvement d'existence si creuse et si vide, Micheline fût heureuse? L'amour de son mari lui suffisait. Hormis sa tendresse elle ne demandait rien tout le reste lui était indifférent. Ainsi, d'elle, la laborieuse passionnée, était née cette passionnée amoureuse! Toute l'ardeur du sang que sa mère avait mise au service du travail, Micheline l'avait mise au service de l'amour.

Du reste, Serge se conduisait irréprochablement; il fallait lui rendre cette justice. Pas une apparence ne l'accusait: il était fidèle. Si invraisemblable que cela pût paraître d'un homme tel que lui, il ne quittait pas sa femme. Il n'était presque jamais allé dans le monde sans elle: c'était un couple de tourtereaux. On en riait même. "La princesse a mis un fil à la patte du beau Serge", disaient les coquettes dont Panine s'occupait si assidûment autrefois. C'était bien quelque chose que d'être sûre du bonheur de sa fille. Ce bonheur était chèrement acheté, mais, comme dit le proverbe: Plaie d'argent n'est pas mortelle.

Et d'ailleurs il était certain que le prince ne se rendait pas compte des sommes qu'il dépensait; il avait toujours la main ouverte. Et jamais plus grand seigneur n'avait su se faire plus d'honneur de sa fortune. Panine, en épousant Micheline, avait trouvé à sa disposition la caisse de la patronne. Cette caisse prodigieuse avait paru impossible à tarir, et il y avait puisé, comme un prince des *Mille et une Nuits* dans le trésor des Génies.

Peut-être suffirait-il de lui prouver qu'il prenait le capital pour le revenu, et mangeait la fortune de sa femme, pour le faire changer de conduite. En tout cas le moment n'était pas opportun, et, d'ailleurs, la somme n'était pas encore assez forte. Crier pour quelques centaines de mille francs! Madame Desvarenes passerait pour une avare, et serait couverte de confusion. Il fallait attendre.

Et, confinée dans son bureau de la rue Saint-Dominique, avec Maréchal qui lui servait de confident, elle travaillait à corps perdu, pleine d'emportement et de rage, gagnant de l'argent. Et c'était beau, ce duel entre ces deux êtres, l'un utile et l'autre nuisible, l'un subordonnant tout au travail, l'autre sacrifiant tout au plaisir.

Vers la fin d'octobre, le temps devint mauvais à Cernay, et Micheline se plaignit du froid. La grande vie du château plaisait tellement à Serge qu'il fit la sourde oreille. Mais, perdu dans cette vaste demeure, le vent d'automne soufflait lamentablement dans les taillis du parc, dont les arbres avaient pris de beaux tons dorés, Micheline devint triste, et le prince comprit que le moment de rentrer à Paris était venu.

La ville parut déserte à Serge. Cependant la réinstallation dans son splendide appartement lui causait une satisfaction matérielle contre laquelle il ne put réagir. Tout lui sembla nouveau. Il passa en revue les admirables tentures, les meubles de prix, les tableaux et les objets rares. Il fut émerveillé. C'était vraiment de toute beauté, et la cage lui parut digne de l'oiseau. Pendant quelques soirées il resta avec plaisir au coin du feu avec Micheline, dans le petit boudoir gris argent qui était sa pièce favorite. Il feuilletait des albums du bout du doigt, pendant que la jeune femme au piano, jouait doucement ou chantait.

Ils se couchaient de bonne heure et se levaient tard. Puis il était devenu gourmand. Il passait des heures à combiner des menus et à inventer des plats inédits sur lesquels il consultait son chef, un cuisinier du premier ordre.

Il allait faire un tour au Bois dans la journée, mais il n'y rencontrait plus personne. Sur deux voitures, il y avait un

fiacre dont le cheval éreinté suivait d'un trot endormi, la tête entre ses genoux, l'allée qui mène aux lacs. Il cessa d'aller au Bois et sortit à pied dans les Champs-Élysées. Il traversait le pont de la Concorde et arpentait la contre-allée du côté du cirque.

Il s'assomait. Jamais la vie ne lui avait semblé aussi monotone. Autrefois il avait au moins les préoccupations de l'avenir. Il se demandait comment il ferait pour sortir de la triste condition dans laquelle il végétait. Maintenant, enfermé dans cette existence heureuse, sans un souci, sans une contrariété, il s'y ennuyait comme un prisonnier dans sa casemate. Il avait soif d'imprévu; sa femme l'irritait, elle était d'une trop constante égalité d'humeur. Il lui voyait toujours le même sourire sur les lèvres. Et puis le bonheur lui réussissait trop: elle engraisait.

Un jour, sur le boulevard des Italiens, Serge rencontra un de ses amis de jeunesse, le baron de Préfont, un viveur endurci, depuis longtemps pourvu d'un conseil judiciaire. A partir de son mariage il n'avait pas revu le baron. Ce fut une joie. Ils avaient mille choses à se raconter. En marchant, ils arrivèrent jusqu'à la rue Royale.

—Montez donc au Cercle, dit Préfont en prenant Serge sous le bras.

Le prince, désœuvré, se laissa entraîner et monta.

Il se trouva avec un plaisir étrange dans les salons, meublés avec un luxe criard, du Grand Cercle. Les vulgaires fauteuils en cuir du fumoir lui parurent délicieux. Il ne remarqua pas l'usure des tapis fanés et brûlés par la cendre chaude de cigarettes. L'odeur âcre du tabac, imprégnée dans les tentures, ne lui souleva pas le cœur. Il était autre part que chez lui et d'ailleurs il avait la nostalgie du mauvais lieu. Depuis trop longtemps il vivait en famille.

Un matin, en ouvrant son journal, un nom sauta aux yeux de madame Desvarenes: celui du prince. C'était aux *Echos*. Elle lut. "Le livre d'or du Grand Cercle vient de s'enrichir d'un illustre nom de plus. Le prince Panine a été admis hier sur la présentation de MM. le baron de Préfont et le duc de Bligny." Ces trois lignes banales, rédigées dans le style, à la fois prétentieux et plat, familier aux reporters, firent bouillonner le sang de la patronne. Les oreilles lui tintèrent comme si toutes les cloches de Saint-Etienne-du-Mont avaient sonné à grande volée. Dans une rapide vision, le malheur lui apparut. Son gendre, ce joueur né, au cercle! C'était fini de sourire pour Micheline. désormais elle avait une rivale terrible: la passion dévorante du jeu.

Puis madame Desvarenes réfléchit. Le mari désertant le foyer, c'était son salut, à elle. La porte par laquelle Serge allait sortir lui servirait, à elle, pour rentrer. Le plan qu'elle avait conçu à Cernay, dans cette terrible nuit du mariage, lorsque Jeanne venait de lui faire ses confidences, il ne tenait qu'à elle de l'exécuter. En ouvrant largement sa caisse au prince, elle favoriserait son vice. Et inmanquablement elle arriverait à séparer Serge de Micheline.

Mais la patronne fit un retour sur elle-même. Prêter les mains à la perte du mari de sa fille, dans un but de féroce égoïsme maternel, n'était-ce pas indigne? Combien de larmes les torts du prince ne coûteraient-ils pas à celle qu'elle voulait reconquérir à tout prix? Et puis serait-elle toujours là, elle, pour compenser, par son affection dévouée, l'éloignement du mari amèrement regretté? Elle laisserait donc, en disparaissant du monde, le ménage désuni?

Elle eut horreur de ce qu'elle avait, un instant, songé à faire. Et au lieu de pousser le prince plus avant dans la voie fatale où il s'engageait, elle se promit de tout faire pour l'en détourner. Cette résolution prise, madame Desvarenes fut satisfaite. Elle se sentit supérieure à Serge, et, pour un esprit comme le sien, cette pensée fut fortifiante.

L'admission au cercle fut pour Panine un puissant élément d'intérêt jeté dans son existence. Il lui fallut rusé pour obtenir sa liberté. Ses premières sorties, le soir, troublèrent profondément Micheline. La jeune femme, en voyant partir son



mari, fut jalouse : elle crut à une liaison ; elle trembla pour son amour. Les allures mystérieuses de Serge lui causerent d'intolérables tortures. Elle n'osa rien dire à sa mère, et garda vis-à-vis de son mari un silence désespéré. Elle chercha discrètement, tendant l'oreille aux moindres mots, tâchant de découvrir quelque indice qui la mît sur la voie.

Un jour, elle trouva dans un vide-poche, sur la cheminée du cabinet de toilette de Serge, un jeton en ivoire portant le timbre du Grand Cercle. C'était donc à la rue Royale que son mari allait passer ses soirées. Cette découverte fut un soulagement pour elle. Il n'y avait que demi-mal, et si le prince fumait quelques sigares en jouant à la bouillotte, ce n'était pas un bien grand crime. Le retour de son entourage habituel et la reprise de leurs réceptions le ramèneraient chez lui.

Serge quittait Micheline vers dix heures maintenant, régulièrement. Il arrivait au cercle vers onze heures. La grosse partie ne commençait guère qu'après minuit. Et alors il se mettait à la table avec l'ardeur passionnée d'un joueur de vocation. Son visage changeait d'expression. Dans le gain il s'animait d'une expression de joie terrible ; dans la perte il prenait la dure fixité d'une image de pierre : ses traits se contractaient, ses yeux jetaient un feu sombre. Il mâchait convulsivement sa moustache. Du reste, muet, et gagnant ou perdant avec une superbe désinvolture.

Il perdait. Sa déveine avait continué. Seulement au cercle sa perte n'était plus limitée par les convenances du monde. Il s'engageait autant qu'il le voulait, trouvant toujours devant lui des adversaires disposés à tenir le coup. Et jusqu'au matin, pâle sous l'abat-jour des lampes, il suivait sa partie, brûlant son sang, raidissant ses nerfs, vivant sa vie dans la satisfaction furieuse de cette passion insensée.

Un matin, Maréchal entra dans le cabinet de madame Desvarennnes. Il tenait à la main un petit carré de papier. Sans mot dire, il le plaça sur le bureau. La patronne le prit, lut ce qui y était écrit, d'une écriture tremblée, et, subitement, devenant pourpre, se leva avec brusquerie. Le papier portait ces simples mots : " Reçu de M. Salignon la somme de cent mille francs. Serge Panine."

— Qui est-ce qui a apporté ce billet ? demanda madame Desvarennnes en froissant le papier entre ses doigts.

— Le garçon de jeu du cercle.

— Le garçon de jeu ? s'écria la patronne étonnée...

— Oh ! c'est une sorte de banquier, dit aussitôt Maréchal ; ces messieurs recourent à lui quand ils ont besoin d'argent. Le prince se sera trouvé dans ce cas là. Et cependant il vient de toucher les loyers de la maison de la rue de Rivoli.

— Les loyers ? gronda madame Desvarennnes avec un geste énergique. Les loyers ! Une goutte d'eau dans la rivière ! Vous ne savez donc pas qu'il est homme à perdre les cent mille francs qu'on lui réclame, en une nuit ?

La patronne marchait à grands pas. Elle s'arrêta court :

— Si je ne me mets pas en travers, cet animal là vendra le lit de plume de ma fille ! Mais il va avoir affaire à moi. Il y a assez longtemps qu'il m'agace. Payez ! Moi je vais m'en donner pour mon argent.

En une seconde, madame Desvarennnes fut chez le prince. Serge, après un déjeuner délicat, fumait en sommeillant à moitié, étendu sur le divan de son fumoir. La nuit avait été rude pour lui. Il avait gagné jusqu'à deux cent cinquante mille francs à Ibrahimby, puis il avait tout reperdu, plus cinq mille louis avancés par l'obligeant Salignon. Il avait dit au garçon de jeu de se présenter à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, et c'était par erreur que l'un des gardiens en uniforme qui veillaient à la porte avait indiqué au prêteur l'entrée des bureaux au lieu de l'entrée de l'hôtel.

La porte du fumoir, en s'ouvrant brusquement, tira Serge de sa somnolence. Il ouvrit les yeux et resta fort étonné en voyant apparaître madame Desvarennnes, pâle, le sourcil froncé, tenant à la main le papier accusateur.

— Connaissez-vous ? attaqua la patronne, en mettant sous les yeux de Serge, qui se levait lentement, le billet, signé de son nom.

Le prince s'en saisit vivement, et regardant froidement sa belle mère :

— Comment ce papier se trouve-t-il dans vos mains ? dit-il.

— Parce qu'on vient de le présenter à ma caisse. Cent mille francs ! Mazette ? Vous vous mettez bien, vous ! Savez-vous combien il faut mouder d'hectolitres de blé pour gagner cent mille francs ?

— Pardon, madame, dit le prince en interrompant madame Desvarennnes. Je ne penso pas que ce soit pour me faire un cours de statistique commerciale que vous soyez venue me chercher ici. Ce billet a été présenté à tort à votre caisse. Je l'attendais, et voici l'argent préparé pour le payer. Puisque vous avez bien voulu prendre ce soin, ayez la bonté de vous rembourser.

Et retirant une liasse de billets de banque du tiroir d'un petit meuble de de laque, le prince la tendit à madame Desvarennnes stupéfaite.

— Mais... voulut continuer celle-ci, considérablement troublée par cette riposte inattendue, comment vous êtes-vous procuré cet argent ? Vous avez dû vous gêner...

— Pardon, reprit tranquillement le prince, ceci ne regarde que moi. Veuillez vous assurer si la somme y est, ajouta-t-il avec un sourire, moi je compte si mal que je pourrais m'être trompé à votre détriment.

La patronne repoussa la main qui lui tendait les billets de banque, et secoua la tête avec mélancolie :

— Gardez cet argent, dit-elle, vous en aurez malheureusement besoin. Vous êtes entré dans une voie bien dangereuse et qui nous réserve à tous bien des chagrins. Je donnerais volontiers dix fois autant, tout de suite, pour être sûre que vous ne toucherez plus aux cartes.

— Madame ! s'écria le prince avec impatience.

— Oh ! je sais ce que je risque à vous dire ces choses !... Mais j'en ai trop sur le cœur : il faut que ça sorte, sans quoi j'étoufferais ! Vous dépensez l'argent comme un homme qui ne sait pas ce que c'est que de le gagner. Et si vous continuez...

Madame Desvarennnes veait de lever les yeux sur le prince. Elle le vit si blême de colère contenue qu'elle n'osa pas dire une parole de plus. Dans le regard du jeune homme elle lut une haine mortelle. Effrayée, elle regretta ce qu'elle venait de dire, et, faisant un pas en arrière, elle se dirigea vers la porte du fumoir.

— Prenez cet argent, madame, s'écria Serge d'une voix tremblante, prenez-le, ou tout est à jamais fini entre nous.

Et saisissant les billets, il les mit de force dans la main de madame Desvarennnes. Puis, déchirant avec rage le billet cause de cette pénible scène, il en jeta les morceaux dans la cheminée.

Profondément émue, la patronne redescendit lentement l'escalier qu'elle avait franchi, quelques instants avant, avec tant de résolution. Elle eut le pressentiment qu'entre elle et son gendre une rupture irréparable venait de s'accomplir. Elle avait froissé l'orgueil de Panine. Elle sentit qu'il ne lui pardonnerait jamais. Elle rentra triste et songeuse dans son appartement. La vie pour cette pauvre femme devenait sombre. Sa belle confiance en elle-même avait disparu. Elle hésitait et tâtonnait maintenant quand il y avait une décision à prendre. Elle n'allait plus, vaillamment, au plus droit et par le plus court. Sa voix sonore s'était voilée. Ce n'était plus la même femme, et volontaire et énergique, à laquelle rien ne résistait. Elle avait connu la défaite.

L'attitude de sa fille avait changé vis-à-vis d'elle. Il semblait que Micheline voulût se défendre de toute complicité avec madame Desvarennnes. Elle affectait de se mettre à l'écart, comme pour bien prouver à son mari que, si sa mère avait pu lui déplaire en quoi que ce fût, elle n'y était, elle, pour rien et s'en lavait les mains. Cette petite trahison, ces mesquines lâchetés affligeaient la patronne. Elle sentait que Serge travaillait sourdement à tourner Micheline contre elle. Et la folle passion de la jeune femme pour celui qu'elle recon-



naissait comme son maître ne permettait pas à la mère de douter du parti qu'elle prendrait le jour où il faudrait choisir entre la mère et l'époux.

Un jour, Micheline descendit chez sa mère. Il y avait un mois qu'elle privait la patronne de ses visites qui faisaient sa joie. Un coup d'œil suffit à madame Desvarences pour voir que Micheline avait quelque chose d'embarrassant à lui confier. D'abord elle avait été plus tendre que de coutume, semblant vouloir, avec le miel de ses baisers, adoucir l'amertume de la contrariété que la patronne était condamnée à subir. Puis elle hésita. Elle tournait dans la chambre, chiffonnait, chantonait. Enfin elle prit son parti. Le médecin était venu, à la demande de Serge, qui était inquiet de la santé de sa femme. Et cet excellent docteur Rigaud, qui la soignait, depuis sa naissance, lui avait en effet trouvé de l'anémie. Il avait ordonné un changement d'air...

À ces mots, madame Desvarences leva la tête et regardant sa fille avec un air terrible :

— Allons ! Pas de phrases ! dis la vérité !... Il t'emène !

— Mais, maman, s'écria Micheline, déconcertée par cette brusque sortie, je t'assure que tu te trompes. L'intérêt seul de ma santé guide mon mari...

— Ton mari ! éclata madame Desvarences. Ton mari ! Ah ! tiens, va-t'en ! Car si tu restes là, je ne pourrai pas me contenir, et je te dirai sur son compte des choses que tu ne me pardonneras pas ! Puisque tu es malade, tu as raison de changer d'air. Moi, je resterai ici, sans toi, attachée à ma chaine, pour te gagner de l'argent pendant que tu seras loin. Va-t'en !

Et saisissant sa fille par le bras, avec une force convulsive, elle la poussa rudement, la brutalisant pour la première fois de sa vie, en répétant d'une voix égarée :

— Va-t'en ! Laisse-moi seule !

Micheline se laissa mettre hors de la chambre, et remonta chez elle, stupéfaite et effrayée.

À peine la jeune femme fut-elle sortie que madame Desvarences subit le contre coup de l'émotion qu'elle venait d'avoir. Ses nerfs se détendirent et, tombant sur une chaise longue, elle resta immobile, anéanti, à songer amèrement. Était-ce possible que sa fille, cette enfant adorée, l'abandonnât de la sorte pour obéir aux rancunes de son mari ? Non. Micheline, remontée dans son appartement, allait réfléchir qu'elle emportait avec elle toute la joie de la maison, et qu'il était bien cruel de priver sa mère de ce qui faisait le bonheur de sa vie.

Un peu rassérénée, la patronne descendit au bureau. Comme elle sortait sur le palier, elle vit les domestiques du prince qui montaient à l'étage supérieur, apportant des commodes les malles de leur maître. Le cœur de madame Desvarences se serra. Elle comprit que ce projet de départ avait été débattu, et d'avance arrêté. Il lui sembla que tout était fini, que sa fille partait pour toujours, et qu'elle ne la reverrait plus. Elle fit trois pas pour aller supplier Serge de rester, pour lui demander quelle somme il voulait en échange de la liberté de Micheline, mais la figure hautaine et sarcastique du prince, lui mettant de force les billets de banque dans la main passés devant ses yeux, et elle devina qu'elle n'obtiendrait rien. Morne et désespérée, elle entra dans son bureau et se mit à travailler.

Le lendemain, par le rapide du soir, le prince et la princesse partaient pour Nico avec toute leur maison, et l'hôtel de la rue Saint-Dominique restait silencieux et désert.

## V

Au bout de la promenade des Anglais, sur la route riante, bordée de tamarins, qui suit le bord de la mer, sous les pins odorants, s'élève, dans un massif d'eucalyptus et de chênes-légers, une blanche villa à volets roses. Une Russe, la comtesse Woroseff, la fit construire il y a cinq ans, et l'habita pendant un hiver. Puis, lassée du bruit monotone des vagues qui battent le pied de la terrasse, et de l'éclat imperturbable du ciel bleu, prise de la nostalgie des brumes de son pays, elle repartit brusquement pour Saint-Petersbourg, laissant à louer cette

propriété adorable, faite à souhait pour abriter des amours heureuses.

C'était là, au milieu des rhododendrons et des arbuscules en fleurs, que Micheline et Serge s'étaient installés. Jusqu'à ce jour la princesse n'avait pas voyagé. Sa mère, toujours attachée à son labeur commercial, ne quittait point Paris. Micheline était restée près d'elle. Pendant ce long trajet, accompli dans les conditions du confort les plus luxueuses, elle fut comme un enfant, s'étonnant de tout, et se faisant une joie des moindres incidents. Elle dormit mal. La surexcitation que lui avait procurée le voyage la tint éveillée pendant de longues heures. Et penchée sur la vitre de la portière, elle regarda, dans l'obscurité transparente d'une belle nuit d'hiver, passer, comme des fantômes, les villages, les forêts. De loin, dans les profondeurs de la campagne, elle voyait étinceler une lumière tremblante, et elle aimait à se figurer la famille réunie autour du foyer, les enfants endormis et la mère travaillant dans le silence.

Les enfants ! Elle y pensait souvent, et jamais sans qu'un soupir de regret ne montât à ses lèvres. Depuis plusieurs mois elle était mariée, et ses rêves de maternité n'avaient point été réalisés. Qu'elle eût été heureuse cependant d'avoir sur ses genoux un petit être à elle, une tête blonde à caresser et à manger de baisers ! Puis l'enfant la ramenait à la mère. Elle pensait à l'amour profond qu'on doit éprouver pour ces chères créatures. Et l'image de la patronne, triste et seule dans le vaste hôtel de la rue Saint-Dominique, paraissait à ses yeux. Un remords vague mordait son cœur. Elle avait le sentiment de s'être mal conduit. Elle se disait : " Si, pour me punir, le ciel allait me refuser un enfant ? " Elle pleura, et peu à peu sa crainte et sa douleur s'évaporèrent avec ses larmes. Le sommeil la prit doucement, et quand elle se réveilla, il faisait grand jour et on était en Provence.

À partir de ce moment, ce fut un éblouissement. L'arrivée à Marseille, le trajet le long de la côte, l'entrée à Nice, tout fut pour Micheline sujet d'extase. Mais ce fut quand la voiture qui les attendait au chemin de fer s'arrêta devant la grille de la villa que son ravissement éclata avec une force irrésistible. Elle ne pouvait rassasier ses yeux de l'admirable tableau qu'elle avait devant elle. La mer toute bleue, le ciel sans un nuage, les maisons blanches s'étagées sur la colline dans les masses sombres de la verdure, et, dans le lointain, les cimes sourcilleuses de l'Esterelle couvertes de neiges et toutes roses sous les rayons brillants du soleil. Cette nature vigoureuse, un peu sauvage, très bariolee et presque aveuglante par la crudité de ses tons, surprit la Parisienne et la transporta. Elle éprouva des sensations imprévues. Eblouie par la lumière, enivré par les parfums, une sorte de langueur s'empara d'elle. Le climat la pénétrait et la fatiguait. Elle se remit promptement de ces premières lassitudes, et une sève puissante, toute nouvelle, circula en elle. Elle fut heureuse moralement et matériellement. Elle s'imprégna d'azur.

La vie pour le prince et la princesse redevint à Nice, ce qu'elle était à Paris aux premiers temps de leur mariage. Les visites affluèrent : tout ce que la colonie comptait de Parisiens connus et d'étrangers de haute volée se présenta à la villa. Les fêtes recommencèrent. Trois fois par semaine on recevait, et les autres soirs Serge allait au cercle.

Il y avait deux mois que cette vie absorbante durait. On était au commencement de février, et déjà la nature prenait un éclat tout nouveau sous l'influence du printemps. Un soir, trois personnes, deux hommes et une femme descendirent de voitures à la grille de la villa, et se trouvèrent en face d'un voyageur qui, lui, était venu à pied. Ces deux cris partirent en même temps.

— Maréchal !

— M. Savinien.

— Vous ! à Nice ? Et par quel miracle ?

— Un miracle qui vous fait faire quatorze lieues à l'heure, contre cent trente-trois francs en première classe et s'appelle le rapide de Marseille !

—Mais pardon, cher ami, je ne vous ai pas présenté à M. et mademoiselle Herzog...

—J'ai déjà eu l'honneur de rencontrer mademoiselle chez madame Desvarenes, dit Maréchal en s'inclinant devant la jeune fille, sans paraître remarquer le père.

—Vous alliez à la villa ? reprit Savinien : nous aussi. Mais comment se porte ma tante ? Quand l'avez-vous quittée ?

—Je ne l'ai pas quittée.

—Vous dites ?

—Je dis qu'elle est ici.

Savinien laissa tomber ses bras le long de son corps avec un découragement profond, destiné à rendre l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de comprendre ce qui se passait. Puis, avec une voix de fausset :

—Ma tante ! A Nice ? Promenade des Anglais ! Voilà qui est plus fort que le téléphone et le phonographe ! Vous me diriez que le Panthéon est venu élire domicile au bord du Faillon, par une belle nuit, que je ne serais pas plus étonné ! Je croyais la patronne aussi solidement enracinée à Paris que le monument consacré à toutes nos gloires ! Mais, dites-moi, à quel propos ce voyage ?

—Une fantaisie.

—Qui s'est manifestée ?

—Hier matin à déjeuner. Pierre Delarue qui va terminer ses affaires en Algérie, pour se fixer définitivement en France était venu faire ses adieux à madame Desvarenes. On a apporté à celle-ci une lettre de la princesse. Elle s'est mise à la lire, puis, tout à coup, s'arrêtant brusquement, elle s'est écrié :

—Cayrol et sa femme sont à Nice depuis deux jours !

Pierre et moi, nous étions étonnés de l'accent avec lequel elle avait dit ces mots. Elle est restée un instant absorbé dans une profonde méditation, puis elle a dit à Pierre :

—Tu pars ce soir pour Marseille ? Eh bien ! je partirai avec toi. Tu m'accompagneras jusqu'à Nice.

Et, se tournant de mon côté, elle ajouta :

—Maréchal, faites votre valise, je vous emmène.

Tout en parlant on était arrivé, à travers le jardin, jusqu'au perron de la villa.

—Rien de plus facile à expliquer que ce départ, dit simplement mademoiselle Herzog. En apprenant que M. et madame Cayrol étaient à Nice auprès de la princesse, madame Desvarenes a senti plus vivement la solitude dans laquelle elle se trouvait à Paris. Elle a eu le désir de passer quelques jours en famille, et elle est partie.

Herzog écoutait attentivement, et semblait chercher la corrélation qui devait exister entre cette arrivée des Cayrol et ce départ de madame Desvarenes.

—Le plus clair de tout ceci, s'écria Savinien, c'est que voilà Maréchal en villégiature. Ah ça ! mais Dieu me pardonne, ils sont encore à table, ajouta-t-il en entrant dans le salon, par les larges portes duquel arrivaient confusément un murmure de voix et un bruit de vaisselle agitée.

—Eh bien ! attendons les : nous sommes en agréable compagnie, dit Herzog en se tournant vers Maréchal, qui lui répondit par un salut froid.

—Qu'est-ce que vous pourrez bien faire ici, mon brave Maréchal ? reprit Savinien. Vous allez vous ennuyer.

—Pourquoi donc ? Une fois par hasard je veux me donner du bon temps. Je vais mener la haute vie ! Vous m'apprendrez, monsieur Savinien : ça ne doit pas être difficile. Il doit suffire de porter des vestons tourterelle, comme vous, un gardénia à la boutonnière, comme M. Le Brède, des bandeaux frisés, comme M. du Tremblay, et d'attaquer la banque de Monaco...

—Comme tous ces messieurs, termina Suzanne gaiement. Vous êtes donc joueur ?

—Je n'ai jamais touché une carte.

—Mais alors, vous devriez avoir une chance énorme ! s'écria la jeune fille.

Herzog s'était rapproché :

—Voulez-vous que je vous commandite ? dit-il à Maréchal : nous partagerons les bénéfices.

—Trop bon ! répliqua sèchement Maréchal, en se détournant.

Décidément il ne pouvait s'habituer aux doucereuses familiarités d'Herzog. Et il y avait, dans l'attitude du financier, un je ne sais quoi qui lui déplaisait souverainement. Il lui trouvait un air de police correctionnelle. Suzanne, par contre, l'intéressait beaucoup. La jeune fille, simple, vive et toute franche, l'attirait. Il aimait à causer avec elle, et, à différentes reprises, il lui avait, chez madame Desvarenes, servi de cavalier. De là entre eux une certaine intimité qui n'avait jamais pu s'étendre au père.

Herzog avait cette faculté, précieuse pour lui, de ne jamais paraître blessé de ce qu'on lui faisait entendre. Il prit familièrement le bras de Savinien :

—Avez-vous remarqué, lui dit-il, que depuis quelques jours le cher prince a l'air préoccupé ?

—On l'aurait à moins, répondit Savinien. Il est fort en déveine, le cher prince, et sa femme, ma charmante cousine, a beau être riche, si ça va comme ça, ça n'ira pas longtemps comme ça !

Les deux hommes remontèrent vers la fenêtre.

Suzanne vint à Maréchal. Elle avait pris son air grave. Celui-ci la regardait s'avancer, pressentant ce qu'elle allait lui dire, et gêné d'avoir à mentir, s'il ne voulait l'affliger par une franchise brutale :

—Monsieur Maréchal, commença-t-elle, pourquoi êtes-vous toujours compassé et froid avec mon père ?

—Mon Dieu, mademoiselle, il y a entre M. Herzog et moi une grande distance. Je me tiens à ma place, voilà tout.

La jeune fille hochait mélancoliquement la tête :

—Ce n'est pas cela, car vous êtes aimable et même empressé auprès de moi...

—Vous êtes femme, et la moindre politesse...

—Non ! Mon père a dû vous froisser, sans le vouloir, car il est excellent. Je l'ai interrogé, il n'a pas paru savoir ce que je voulais lui dire. Mais mes questions ont attiré son attention sur vous. Il vous tient pour un homme tout à fait capable, et il serait heureux de vous voir prendre une situation plus en rapport avec votre mérite. Vous savez que M. Cayrol et mon père viennent de créer une immense affaire... ?

—Le *Crédit Européen* ?

—Oui. Il y aura des comptoirs dans tous les grands centres commerciaux de l'Europe. Voulez-vous la direction d'un de ces comptoirs ?

—Moi, mademoiselle ? s'écria Maréchal étonné et se demandant déjà quel intérêt Herzog pouvait avoir à lui faire quitter la maison Desvarenes.

—L'entreprise est colossale, poursuivit Suzanne ; elle m'effraie par instants. Est-il donc nécessaire d'être si riche ? Moi, je voudrais que mon père se retirât de ces énormes spéculations dans lesquelles il se jette à corps perdu. Je suis fort simple, et, au fond, j'ai les goûts et les timidités d'une bourgeoise. Ce grand manquement de fonds me fait peur. Mon père veut me faire une fortune immense, dit-il. Tout ce qu'il entreprend c'est pour moi, je le sais. Vainement, je fais tous mes efforts pour l'en empêcher. Il me semble qu'il court un grand danger. Voilà pourquoi je m'adresse à vous. Je suis très superstitieuse, et je me figure que, si vous étiez avec nous cela porterait chance.

Suzanne, en parlant ainsi, s'était penchée vers Maréchal. Son visage reflétait la gravité de ses pensées. Ses beaux yeux imploraient. Le jeune homme se demanda comment cette enfant si charmante avait pu naître de l'affreux Herzog.

—Croyez que je suis profondément touché, mademoiselle, de la faveur que vous voulez me faire, dit-il avec émotion. Je la dois uniquement, je le sens, à votre bienveillance, mais je ne m'appartiens pas. Je suis attaché à madame Desvarenes par des liens plus forts que ceux de l'intérêt, ceux de la reconnaissance.

— Vous refusez ? s'écria douloureusement Suzanne.

— Je le dois.

— La place que vous occupez est modeste.

— J'ai été très heureux de l'accepter à une époque où mon pain du jour n'était guère assuré.

— Vous avez été réduit, dit la jeune fille d'une voix tremblante, à une telle...

— Misère, appuie Maréchal en souriant. Oui, mademoiselle, mes débuts dans la vie ont été durs. Je suis un enfant sans famille. La mère Maréchal, une brave fruitière de la rue Pavée au Marais, me trouva un matin, au coin de la borne, enveloppé dans un numéro du *Constitutionnel*, comme une vieille paire de bottines. La brave femme me recueillit, m'éleva et me mit au collège. Il faut vous dire que je suis un lauréat de tous les concours. J'ai obtenu tous les prix. Et j'ai même vendu les livres dorés sur tranche du lycée Charlemagne aux heures de détresse. J'avais dix-huit ans quand ma bienfaitrice, la mère Maréchal, mourut. Je restai sans appui, sans secours. J'essayai de me tirer d'affaire tout seul, et d'arriver à la force du poignet. Après dix ans de lutttes et de privations, je sentis la vigueur physique et morale me manquer. En regardant autour de moi, je vis que ceux qui surmontaient tous les obstacles étaient autrement trempés que je ne l'étais. Je compris que j'étais né médiocre, et, au lieu de m'en prendre à Dieu, aux hommes, et d'essayer, en bouleversant la société, d'imposer ma médiocrité par l'intrigue ou par la force, je me suis résigné, n'étant pas de ceux qui peuvent commander, à être de ceux qui savent obéir. Je remplis, vous le savez, un emploi peu relevé, mais qui me nourrit. Je suis sans ambition, un peu philosophe. J'observe tout ce qui se passe autour de moi, et je vis heureux, comme Diogène dans son tonneau.

— Vous êtes un sage, reprit Suzanne. Moi aussi je suis philosophe et je vis dans un milieu qui ne me plaît guère. J'ai malheureusement perdu ma mère fort jeune, et mon père, si tendre qu'il soit, a été obligé de me négliger un peu. Je ne vois autour de moi que des gens millionnaires ou des gens qui aspirent à le devenir. Je suis condamnée aux obsessions des Le Brède et des du Tremblay, jolis cotillonneurs à cerveau vide, qui font la cour à ma dot et pour qui je ne suis pas une femme, mais un sac d'écus orné de dentelles.

— Ces messieurs sont les modernes Argonautes : ils marchent à la conquête de la Toison d'Or.

— Les Argonautes ! s'écria Suzanne en riant, vous avez trouvé juste. Je ne les appellerai plus autrement.

— Oh ! Ils ne comprendront pas ! dit gaiement Maréchal : je ne les crois pas ferrés sur la Mythologie :

— Eh bien ! vous voyez que je ne suis pas très heureuse, au sein de mon opulence, comme dit la chanson, reprit la jeune fille. Ne m'abandonnez pas. Venez quelquefois causer avec moi. Vous ne me direz ni banalités, ni fadeurs, vous. Cela me changera des autres.

Et, faisant un geste amical à Maréchal, mademoiselle Herzog rejoignit son père, qui se faisait donner par Savinien des détails sur la maison Desvaremmes.

Le secrétaire resta un moment pensif.

— Etrange fille ! murmura-t-il. Quel malheur qu'il y ait le père !

La portière du salon dans lequel se trouvaient M. et mademoiselle Herzog, Maréchal et Savinien venait d'être soulevée, et madame Desvaremmes, suivie de sa fille, de Cayrol, de Serge et de Pierre, entra dans la pièce. C'était, à une extrémité de la villa, un carré entouré sur trois de ses faces par une galerie fermée de vitraux et garnie de plantes de serre. De larges baies, à demi voilées par de grandes draperies relevées à l'italienne, donnaient sur cette galerie. Ce salon fut le séjour de prédilection de la comtesse Woresoff. Elle l'avait meublé à l'orientale, avec des sièges bas et de vastes divans invitant à la languoureuse mollesse des rêveries pendant le jour. Une borne capitonnée, surmontée d'un buisson de fleurs, occupait tout le milieu de la pièce. Un perron élégamment contourné descendait de la galerie sur une terrasse, d'où la vue s'étendait à la fois sur la campagne et sur la mer.

En voyant entrer la patronne, Savinien s'était élancé vers elle et lui avait pris les mains. C'était, dans sa vie innocente, un élément d'intérêt que l'arrivée de madame Desvaremmes. Le gommeux devinait quelque histoire mystérieuse, qu'il serait peut-être possible d'apprendre. Et l'oreille tendue, l'œil aux aguets, il cherchait le sens des moindres paroles.

— Si vous saviez, ma bonne tante, disait-il avec son patelinage hypocrite, combien je suis étonné de vous voir ici !

— Pas plus que moi d'y être, répondit la patronne avec un sourire. Mais, bah ! J'ai lâché mon collier pour huit jours... Vive la joie !

— Et qu'est-ce que vous allez faire ici, dites un peu ? poursuivit Savinien.

— Mais ce que tout le monde y fait. Au fait, qu'est-ce qu'on y fait ? reprit madame Desvaremmes avec vivacité.

— Ça dépend, répondit le prince. Il y a ici deux populations bien distinctes : d'un côté, les gens qui se soignent, de l'autre, ceux qui s'amuse. Pour les premiers, la marche hygiénique, à petits pas, au soleil, sur la promenade des Anglais. Pour les seconds, les excursions à grand bruit de grelots, les courses à grand risque de casse-cou, les régates à grand renfort de plongeurs. Les uns économisent leur vie comme des avarés, les autres la dissipent comme des prodiges. Tenez ! voici la nuit qui vient, l'air se refroidit. Ceux qui se soignent rentrent, ceux qui s'amuse sortent. D'un côté on met les robes de chambre, de l'autre les robes de bal. Ici la maison tranquille, éclairée par une veilleuse, là-bas les salons éclatants de lumières, le bruit des instruments, le tumulte des danses. Ici on tousse, là-bas on rit. Tisane d'un côté, punch de l'autre. Enfin, partout et toujours, le contraste. Nice est à la fois la ville la plus triste et la plus gaie. On y meurt à force de s'y être amusé, et on s'y amuse quitte à en mourir.

— Très dangereux alors, le séjour ici ?

— Oh ! ma tante, pas si dangereux et surtout pas si amusant que l'a dit le cher prince. Nous sommes là un lot de jolis viveurs qui tuons le temps en attendant qu'il nous le rende, et qui partageons habituellement notre journée entre la salle à manger de l'hôtel, le tir aux pigeons et le cercle, ce qui n'est pas d'un folichon excessif ?

— La salle à manger, passe encore, dit Maréchal, mais le tir aux pigeons, a la longueur...

— On intéresse le jeu.

— Comment ça ?

— Oh ! c'est très simple : un gentilhomme, un fusil à la main, est devant les boîtes qui contiennent les pigeons. Vous me dites : Cinquante louis que l'oiseau tombera. Je réponds : Tenu. Le gentleman crie : " Pull ", la boîte s'ouvre, le pigeon part, le coup de fusil le suit. Le volatile tombe ou ne tombe pas. J'ai perdu ou j'ai gagné cinquante louis.

— Palpitant ! s'écria Suzanne Herzog.

— Peuh ! poursuivit Savinien avec indifférence ironique, ça vaut mieux que de parier sur les numéros pairs ou impairs des fiacres qui passent.

— Et les pigeons, qu'est-ce qu'ils disent de cela ? demanda sérieusement Pierre.

— On a le tort de ne pas les consulter, dit Serge gaiement.

— Ensuite, reprit Savinien, il y a les courses et les régates.

— Auquel cas, vous pariez sur les chevaux ? interrompit Maréchal.

— Ou sur les canots.

— Autrement dit, le jeu appliqué à toutes les circonstances de la vie.

— Et pour couronner le tout, le soir nous avons le cercle où on joue la grande partie. Là, c'est le baccarat qui triomphe. Ce n'est pas varié non plus : Cent louis ? Tenu. — Cinq, je tire. — Il y a l'écolo des gens qui tirent à cinq. — Neuf, j'abats, je ramasse ou je paye, et le jeu continue,

— Et cela, à la chaleur du gaz et à la fumée du tabac, dit Maréchal, quand les nuits sont si pleines d'étoiles et que les orangiers sentent si bon ? Quelle drôle d'existence !

— Existence d'idiots, Maréchal, soupira Savinien, que moi,

homme de travail, réduit, par la rigueur d'une tante à idées dominatrices, à la triste condition d'homme de plaisir, je mène, le front courbé sous l'humiliation, confondu dans la masse des viveurs par vocation ! Vous connaissez maintenant l'emploi de leur temps, cher ami, aussi complètement que possible, et vous pouvez en écrire un résumé substantiel sous ce titre, imité des paroissiens : *Les heures du Crétin*. Ça aura un fameux succès, je vous en réponds !

Madame Desvarences, qui avait écouté les premiers mots, n'entendait plus. Elle s'était perdue dans une profonde rêverie. Son visage détendu laissait voir les ravages que les préoccupations et le chagrin avaient fait subir à sa belle tête, qui avait si longtemps bravé les atteintes de l'âge. Les tempes s'étaient creusées, le menton amaigri accusait nettement sa ferme carrière. Autrefois il était volontaire, maintenant il était obstiné. Les yeux, plus ardents, s'étaient enfoncés sous les arcades sourcilières, et leur tour était comme charbonné.

Appuyé au mur, près d'une fenêtre, Serge l'observait. Il se demandait avec une secrète inquiétude quelle raison avait brusquement amené madame Desvarences chez lui, après deux mois de séparation, pendant lesquels elle avait à peine écrit à Micheline. Était-ce la question d'argent qui allait de nouveau être posée ? Depuis le matin, la patronne avait conservé l'attitude la plus inattendue, souriante, calme, avec des poussées de joie comme une écolière en vacances. C'était la première fois qu'elle laissait paraître sur sa figure cette expression de découragement et de tristesse. Sa gaieté était donc feinte et elle avait voulu donner le change. A qui ? A lui certainement.

Un regard, en croisant le sien, le fit tressaillir. Jeanne venait de diriger ses yeux vers lui. Une seconde ils se fixèrent, et Serge ne put s'empêcher de frissonner. Jeanne lui montrait madame Desvarences. Elle aussi l'observait. Était-ce donc à cause d'eux que la patronne s'était déplacée ? Leur secret était-il tombé dans les mains de la redoutable mère ? Il se promit de le savoir.

Les yeux de Jeanne s'étaient détournés de lui. Il regarda la jeune femme tout à son aise. Elle avait embelli. Il eut pendant un instant les mains tremblantes, la gorge aride, et son cœur s'arrêta une seconde, gonflé par une aspiration violente. Il voulut rompre cette attraction qu'exerçait la jeune femme sur lui, et s'avança au milieu du salon.

Au même moment arrivaient des visiteurs : Le Brède avec son inséparable du Tremblay, escortant lady Harton, cette belle cousine de Serge qui avait tant troublé Micheline le jour de son mariage, mais qu'elle ne craignait plus ; puis le prince et la princesse Odescalchi, de nobles Vénitiens, suivis de M. Clément Souverain, jeune gentilhomme belge, starter des courses de Nice, grand tireur de pigeons, et forcené conducteur de cotillon.

—Eh ! mon Dieu, milady, tout en noir ? dit Micheline en montrant la robe de satin collante portée par la charmante Anglaise.

—Oui, ma chère princesse, un deuil, répondit lady Harton avec un vigoureux shake hand, un deuil de bal : un de mes meilleurs danseurs : vous savez, messieurs, Harry Lornwall...

—Le cavalier servant de la comtesse Alberri ! précisa Serge. Eh bien ?

—Eh bien ! Il vient de se tuer, dit l'Anglaise.

Un concert d'exclamations s'éleva dans le salon, et les assistants, soudainement attirés, entourèrent lady Harton.

—Comment ! vous ne le saviez pas ? poursuivit-elle, on n'a parlé que de cela aujourd'hui à Monaco. Le pauvre Tornwall s'étant fait décaver complètement, est entré la nuit dans le parc de la villa habitée par la comtesse Alberti, et s'est brûlé la cervelle sous sa fenêtre.

—Quelle horreur ! s'écria Micheline.

—C'est de fort mauvais goût, ce qu'il a fait là, votre compatriote, milady, ajouta Serge.

—La comtesse furieuse a eu un bien joli mot. Elle a dit que Tornwall, en venant se tuer chez elle, lui avait clairement prouvé son manque de savoir-vivre.

—Voulez-vous empêcher les décavés de se brûler la cervelle ? dit Cayrol. Faites prêter par le mont de pitié de Monaco un louis sur les pistolets.

—Eh bien ! répliqua le jeune M. Souverain, une fois le louis perdu, les joueurs en seront quittes pour se pendre.

—Oui, conclut Maréchal, mais au moins il y aura la corde qui portera bonheur aux autres.

—Messieurs, savez-vous que c'est lugubre tout ce que vous nous racontez là ! dit Suzanne Herzog. Si, pour varier nos impressions, vous nous faisiez danser une valse entraînante ?

—Oui, c'est cela ! Sur la terrasse, s'écria Le Brède avec feu. Un rideau d'orangers nous dérobera aux regards indiscrets.

—Ah ! mademoiselle, quel rêve ! soupira du Tremblay en s'approchant de Suzanne. Valsez avec vous ! Au clair de la lune !

—Oui, mon ami Pierrot ! chantonna Suzanne en éclatant de rire.

Déjà le piano, vigoureusement attaqué par les doigts de Pierre, désireux de se rendre utile, puisqu'il ne pouvait être agréable, résonnait dans le salon voisin. Serge, lentement, s'était rapproché de Jeanne :

—Me ferez-vous la faveur de danser avec moi ? dit-il doucement.

La jeune femme tressaillit : une pâleur envahit ses joues, et, d'une voix rude :

—Pourquoi n'invitez-vous pas votre femme ?

Serge sourit :

—Vous ou personne.

Jeanne leva hardiment les yeux, et le regardant bien en face, d'un air de défi :

—Eh bien ! personne !

Et, se dessant, elle alla prendre le bras de Cayrol qui s'avançait.

Le prince resta un moment immobile, les suivant du regard. Puis, voyant sa femme seule avec madame Desvarences, il passa sur la terrasse. Déjà les couples tournoyaient sur les dalles polies. De joyeux éclats de rire s'élevaient dans le silence. Cette nuit de mars était douce et parfumée. Un trouble profond s'empara de Serge, un dégoût immense de la vie. La mer étincelait, éclairée par la lune. Il eut le désir fou de se jeter sur Jeanne et de l'emporter loin du monde, sur cette immensité calme qui lui sembla faite pour bercer doucement d'éternelles amours.

## VI

Micheline avait fait un mouvement pour suivre son mari. La mère, sans se lever, la saisit par la main.

—Reste un peu avec moi, lui dit-elle, avec un accent de tendre reproche ; c'est à peine si nous avons pu échanger dix paroles depuis mon arrivée. Voyons, parle un peu, as-tu été contente de me revoir ?

—Comment peux-tu me le demander ? répondit Micheline en s'asseyant sur le canapé auprès de sa mère.

—Je te le demande pour que tu me le dises, répondit doucement madame Desvarences. Je sais bien que tu le penses, mais ce n'est pas assez.

Et, avec l'air mendiant d'un pauvre honteux :

—Embrasse-moi, veux-tu ?

Micheline lui sauta au cou avec un : " Chère maman ! " qui fit jaillir deux larmes des yeux de cette mère torturée depuis deux mois. La patronne prit sa fille dans ses bras, et, la serrant comme un avaré qui tient son trésor :

—Voilà longtemps, dit elle, que je ne t'ai entendue m'appeler ainsi. Deux mois ! pendant lesquels je suis restée abandonnée dans cette grande maison que tu remplissais à toi toute seule, autrefois...

La jeune femme interrompit vivement sa mère, et avec reproche :

—Oh ! maman, je t'en prie, est-ce que tu ne vas pas enfin être raisonnable ?

—Être raisonnable ? Autrement dit, n'est-ce pas, m'habituer à vivre sans toi, après avoir, pendant vingt ans, subordonné mon existence à la tienne ? Supporter sans me plaindre qu'on m'ait pris tout mon bonheur ? Et, maintenant que je suis vieille, mener jusqu'à la fin de mes jours une vie sans but, sans joie, sans chagrin même, car je te connais, si tu avais de la peine, tu ne me le dirais pas !

Il y eut un instant de silence, puis Micheline reprit avec un air contraint :

—Quels chagrins pourrais-je avoir ?

Pour cette fois, madame Desvarences perdit patience, et, durement, elle s'écria, ne ménageant plus Micheline, lâchant la bride à sa rancune :

—Eh ! ceux que ton mari peut te causer !

Micheline se leva brusquement :

—Mère ! dit-elle.

Mais la patronne était lancée, et, avec une âpreté qu'elle ne contenait plus :

—Ah ! c'est que ce monsieur s'est conduit avec moi de façon à m'ôter toute confiance ! Après m'avoir juré de ne jamais te séparer de moi, il t'a emmenée, sachant bien que mes affaires me retiendraient à Paris.

—Tu es injuste, dit vivement Micheline. Tu sais bien que ce sont les médecins qui m'ont ordonné d'aller à Nice.

—Eh ! on leur fait ordonner ce qu'on veut, aux médecins ! reprit la patronne avec animation, en secouant dédaigneusement la tête. Ton mari a dit à notre brave docteur Rigaud : " Est-ce que vous ne croyez pas qu'une saison dans le midi ferait du bien à ma femme ? " L'autre lui a répondu : " Si ça ne lui fait pas de bien, ça ne lui fera pas de mal. " Alors ton mari a ajouté : " Prenez donc une petite feuille de papier et écrivez une ordonnance. Vous comprenez ?... C'est pour ma belle-mère à qui notre départ ne fera pas plaisir. "

Et comme Micheline avait l'air de mettre en doute ce que la patronne avançait :

—C'est le docteur qui me l'a raconté, ajouta celle-ci, quand j'ai été lui faire une scène. Je n'avais déjà pas grande confiance dans la médecine, mais maintenant...

Micheline, se sentant sur un mauvais terrain, voulut en changer, et, calmant sa redoutable mère, comme elle le faisait autrefois :

—Voyons, maman ! tu ne pourras donc jamais te faire à ton rôle ? Tu seras donc toujours jalouse ? Tu sais bien cependant que toutes les femmes quittent leur mère pour suivre leur mari. C'est la loi de nature. Toi-même, dans ton temps, rappelle-toi ! tu as suivi mon père et ta mère a dû pleurer.

—Est-ce que ma mère m'aimait comme je t'aime ! s'écria impétueusement madame Desvarences. J'ai été élevée à la dure, moi. Nous n'avions pas le temps de nous aimer tant que ça. Il fallait travailler. Le bonheur de gâter son enfant, c'est le privilège des riches ! Toi, vois-tu bien, il n'y a pas eu de duvet assez chaud ni de soie assez douce pour capotter ton berceau. Tu as été couvée, adorée, pendant vingt ans. Et il a suffi, ingrate, d'un homme que tu connaissais à peine, il y a six mois, pour te faire tout oublier.

—Je n'ai rien oublié, dit Micheline, émue par cette chaleur passionnée, et dans mon cœur tu as toujours la même place.

La patronne regarda la jeune femme, puis, avec mélancolie :

—Ce n'est plus la première !

Ce cri de naïf égoïsme fit sourire Micheline :

—Comme c'est bien toi, tyran ! dit-elle. Il faut que tu domines ! Voyons, contente-toi de l'égalité ! Songe que tu as pris l'avance, toi, et qu'il y a vingt ans que je t'aime. Tandis que lui, il faut qu'il rattrape le temps perdu. N'essaie pas de faire une comparaison entre l'amour que j'ai pour lui et l'affection que j'ai pour toi. Sois bonne : au lieu de faire mauvaise mine à mon mari, efforce-toi de l'aimer. Je serais si heureuse de vous voir unis, de pouvoir, sans arrière-pensée, vous confondre tous deux dans la même tendresse !

—Ah ! comme tu m'enjôles ! comme tu es gentille et caressante quand tu veux ! Et comme il est heureux, ce Serge, d'a-

voir une femme telle que toi ! Du reste, c'est comme un fait exprès : ce sont toujours ceux-là qui ont les meilleurs !

—Encore ! dit Micheline avec une figure fâchée. Voyons, maman ! je ne suppose pas que tu sois venue de Paris pour me dire du mal de mon mari ?

Madame Desvarences devint grave :

—Non, je suis venue pour te défendre.

Et comme Micheline faisait un geste de surprise :

—Il est temps que je parle : tu es sérieusement menacée.

—Dans mon amour ! demanda la jeune femme, avec une voix altérée.

—Non, dans ta fortune.

Micheline eut un rire superbe :

—Si ce n'est que cela !

Cette indifférence fit bondir la patronne :

—Tu en parles à ton aise ! Au train dont va ton mari, dans six mois, il ne restera plus un centime de ta dot.

—Eh bien ! dit gaiement la princesse, tu nous en redonneras une autre !

Madame Desvarences prit son air froid des grandes affaires :

—Ta ! ta ! ta ! Est-ce que tu t'imagines que ma caisse n'a pas de fond ? Je t'ai donné quatre millions en te mariant, représentés par quinze cent mille francs de valeurs excellentes, un immeuble rue de Rivoli, et huit cent mille francs que j'ai gardés prudemment dans la maison, et dont je vous sers les intérêts. Les quinze cent mille francs sont loin, s'ils courent toujours. Et mon notaire est venu me prévenir que l'immeuble de la rue de Rivoli avait été vendu sans qu'un romploi ait été fait.

La patronne s'arrêta. Elle avait parlé avec cette redoutable bonhomie qui la faisait si forte. Elle regarda fixement Micheline et dit :

—Savais-tu tout ça, ma fille ?

La princesse, profondément troublée, car, cette fois, la discussion ne portait plus sur une question de sentiment, mais sur des faits matériels d'une précision terrible, répondit à voix basse :

—Non, maman.

—Comment est-ce possible ? s'écria avec éclat madame Desvarences : on ne peut rien faire sans ta signature.

—Je l'ai donnée, murmura Micheline.

—Tu l'as donnée ? répéta la patronne avec un accent de colère inexprimable. Quand ça ?

—Le lendemain de mon mariage.

—Ton mari a eu l'impudence de te demander le lendemain de ton mariage... ?

Micheline sourit :

—Il ne m'a rien demandé, maman, dit-elle, avec douceur, c'est moi qui lui ai offert... Tu m'avais mariée sous le régime dotal.

—Par prudence ! Avec un gaillard comme ton mari !...

—Ta défiance a dû l'humilier, et j'en ai été honteuse... Je ne t'ai rien dit, parce qu'avec un caractère comme celui que je te connais, tu aurais pu faire manquer le mariage, et j'aimais Serge. J'ai donc signé le contrat que tu avais réglé. Seulement, le lendemain, j'ai donné ma procuration générale à mon mari.

La colère de madame Desvarences était tombée. Elle observait maintenant Micheline : elle voulait connaître le fond de l'abîme où sa fille s'était jetée avec cette aveugle confiance.

—Et lui, alors, qu'est-ce qu'il a dit ? demanda-t-elle.

—Rien, répondit Micheline très simplement. Il lui est venu une larme dans les yeux et il m'a embrassée. J'ai vu que cette petite délicatesse lui allait au cœur, et j'ai été bien heureuse ! Va, maman, ajouta la jeune femme, les yeux brillants au souvenir de la joie éprouvée, il peut tout dépenser s'il veut, je suis payée d'avance !

La patronne leva les épaules :

—Ma fille, dit-elle, tu es folle à enfermer. Mon Dieu ! mais qu'est-ce qu'il a donc, ce gaillard-là, pour tourner la cervelle à toutes les femmes ?

—A toutes? s'écria vivement Micheline en interrogeant sa mère du regard avec une violente anxiété.

—C'est une manière de parler, reprit madame Desvarenes. Mais, ma fille, tu comprends que je ne peux pas me contenter de ce que tu viens de me dire. Une larme et un baiser! Pesto! Ça ne fait pas la monnaie de ta dot!

Micheline tenta un nouvel effort, et revint à l'assaut de ce cœur qui se révoltait :

—Voyons! maman, laisse-moi donc être heureuse!

—On peut l'être sans faire des folies. On n'a pas besoin d'une écurie de courses.

—Oh! Il a choisi de si jolies couleurs! interrompit Micheline avec un sourire. Casaque gris perle et argent, toque rose. C'est charmant!

—Tu trouves? Eh bien, tu n'es pas difficile! répliqua madame Desvarenes, en s'animant. Et le cercle? Et le jeu? Qu'est-ce que tu en dis?

Micheline pâlit, et, avec une contrainte qui fit mal à sa mère :

—Faut-il faire tant de bruit pour quelques parties de bouillotte?

Ce parti pris de toujours défendre Serge exaspéra la patronne :

—Laisse-moi tranquille! continua-t-elle avec violence, je suis bien informée. Il te laisse seule presque tous les soirs, pour aller cartonner avec de beaux sires qui amènent le roi avec une facilité à faire envie aux légitimistes! Ma chère, veux-tu que je te tire l'horoscope de ton mari? Il a commencé par les cartes : il continue par les chevaux : il finira par les drôlesses!

—Maman! cria Micheline, frappée au cœur.

—Et c'est ton argent qui paiera la fête! Mais je suis là, moi, heureusement, pour ramener ton ménage dans la voie régulière. Et je vais si bien te brider ton monsieur, qu'à l'avenir il marchera droit, je t'en réponds!

Micheline se dressa devant sa mère, si pâle que celle-ci fut effrayée, et, d'une voix tremblante :

—Mère, si jamais tu dis un mot à mon mari, prends-y garde! Je ne te reverrai de ma vie!

Madame Desvarenes recula devant sa fille. Ce n'était plus la faible Micheline qui ne trouvait sa force que dans ses larmes; c'était une femme ardente, prête à défendre furieusement celui qu'elle aimait. Et comme madame Desvarenes restait immobile, n'osant pas parler :

—Mère, reprit Micheline avec une tristesse pleine de fermeté, cette explication était inévitable. J'en souffrais d'avance, car je sentais que j'allais me trouver entre mon affection pour mon mari et mon respect pour toi.

—Entre l'un et l'autre, dit amèrement la patronne, tu n'hésites pas, je le vois.

—C'est mon devoir. Et si j'y manquais, toi-même, avec ton bon sens, tu comprendrais que je fais mal.

—Oh! Micheline! Pouvais-je m'attendre à te retrouver ainsi! s'écria la mère désespérée. Quel changement! Ce n'est pas toi qui parles, ce n'est plus ma fille. Insensée que tu es! Tu ne vois pas où tu te laisses mener? C'est toi-même qui prépares ton malheur! Ne crois pas que mes paroles me soient inspirées par la jalousie. Un sentiment plus élevé me les dicte, et, en ce moment, mon amour maternel me donne, je le crains, la prescience de l'avenir. Il n'est que temps de t'arrêter sur la pente où tu glisses. Tu penses attacher ton mari par ta générosité? Tu le détacheras en lui rendant le désordre facile. Là où tu crois donner des preuves d'amour, il verra, lui, des preuves de faiblesse. Si tu t'effaces, il en viendra à te compter pour rien. Si tu te mets à ses pieds, prends garde! il marchera sur toi!

La princesse secoua la tête avec un air hautain, et sourit :

—Tu ne le connais pas, maman. C'est un gentilhomme : il comprend toutes les délicatesses, et il y a plus à gagner à se mettre à sa discrétion qu'à essayer de résister à sa volonté. Tu blâmes son genre d'existence et tu ne le comprends guère. Je

le conçois. Quo veux-tu? Il est d'une autre race que nous. Il a besoin des raffinements d'un luxe qui nous serait inutile à toi et à moi, mais dont il lui serait très agréable d'être privé. Il a bien souffert quand il était pauvre, va! Il se dédommage maintenant. Nous commettons quelques folies, c'est vrai. Mais que t'importe? Pour qui as-tu fait la fortune? Pour moi! Dans quel but? Mon bonheur! Eh bien! je suis heureuse d'entourer mon prince de tout l'éclat qui lui va si bien. Il m'en est reconnaissant, il m'aime, et c'est à son amour que je tiens par-dessus tout, car je sens que le jour où il ne m'aimerait plus, je mourrais.

—Micheline! cria madame Desvarenes hors d'elle, en saisissant sa fille avec une force nerveuse.

La jeune femme laissa aller doucement sa tête blonde sur l'épaule de sa mère, et lui parlant à l'oreille, tout bas, d'une voix faible comme un souffle :

—Tu ne veux pas briser ma vie, n'est-ce pas? Je comprends ton mécontentement. Il est juste, je le sens. Tu ne peux pas penser autrement que tu penses, étant la femme laborieuse et simple que tu es. Mais, je t'en prie, fais-moi le sacrifice de ta rancune, abandonne toutes tes idées, enferme tes sentiments en toi-même, et ne dis rien, pour l'amour de moi!

La mère était vaincue. Elle n'avait jamais su résister, à cette voix qui lui parlait en suppliant. Elle n'avait jamais pu rien refuser à cette bouche rose qui lui effleurait le cou de ses lèvres :

—Ah! cruelle enfant, gémit-elle, quel mal tu me fais!

—Tu consens, n'est-ce pas, petite mère? murmura Micheline, se laissant aller dans les bras de celle dont elle se sentait si pleinement adorée.

—Je ferai ce que tu voudras, dit madame Desvarenes en embrassant les cheveux de sa fille, ces cheveux d'or dans lesquels autrefois elle aimait tant à noyer ses doigts.

Sur la terrasse, le piano conduisait toujours les danseurs. Dans l'ombre on voyait passer les groupes tournoyants. Des voix joyeuses retentirent, et Savinien, suivi de Maréchal et de Suzanne, monta vivement les marches du perron.

—Oh! ma tante, ce n'est pas bien! s'écria le gommeux. Si vous venez ici pour accaparer Micheline, on va vous renvoyer à Paris. Il nous manque un vis-à-vis pour danser un quadrille croisé. Venez, princesse! il fait dehors une fraîcheur délicieuse et on va bien s'amuser.

—M. Le Brède a cueilli des oranges, dit Maréchal, et s'en sert pour jouer au bilboquet avec son nez; et M. du Tremblay, exaspéré du succès de son copain, parle d'illuminer les massifs avec des bols de punch.

—Et que fait Serge au travers de ces folies? interrogea Micheline en souriant.

—Il cause sur la terrasse avec ma femme, dit Cayrol, en paraissant dans la galerie.

Les jeunes gens s'éloignèrent vivement et se perdirent dans l'obscurité.

Madame Desvarenes regarda Cayrol. Il était tranquille et heureux. De sa jalousie d'autrefois nulle trace. Pendant les six mois qui s'étaient écoulés depuis le mariage, le banquier avait observé attentivement l'attitude de sa femme. Ses actions, ses paroles, rien d'elle ne lui avait échappé. Il ne l'avait pas une fois trouvée en défaut. Aussi, rassuré, il lui avait rendu sa confiance, et, cette fois, pour toujours. Jeanne était adorable, et il l'aimait plus encore qu'au premier jour. Du reste, elle lui paraissait bien changée. Son caractère un peu âpre s'était adouci, et la jeune fille hautaine et capricieuse avait fait place à une jeune femme simple, douce et un peu grave. Incapable de lire dans la pensée de sa compagne, Cayrol croyait sincèrement qu'il s'était mal à propos inquiété, et que le trouble éprouvé par Jeanne avait été passager. Il se faisait honneur de la métamorphose de sa femme, et il en était fier!

—Cayrol! Rendez-moi le service d'enlever cette lampe : elle me fait mal aux yeux, dit madame Desvarenes, soucieuse de ne pas laisser voir l'altération que la scène qui venait d'avoir lieu entre elle et sa fille avait fait subir à son visage. Puis,



prenez Joanno de venir me retrouver ici : j'ai deux mots à lui dire.

—Très volontiers, dit Cayrol. Et, prenant la lampe posée sur la table, il l'emporta dans la pièce voisine.

L'obscurité fit du bien à madame Desvarennas : elle rafraîchit son esprit et calma son sang. Le bruit des danses venait jusqu'à elle, affaibli par la distance. Elle se mit à penser. Ainsi, c'était dans ce courant de vie agitée que se plaisait Micheline ! Vainement elle avait essayé de lui prouver que cette existence de plaisir effréné était mortelle pour le bonheur. La jeune femme se bouchait les oreilles pour ne pas entendre et fermait les yeux pour ne pas voir. La patronne s'interrogea, et, sincèrement, se demanda si, entraînée par la passion, elle n'exagérait pas le mal. Hélas ! non ! Elle vit qu'elle ne se trompait pas. On pouvait examiner cette société qui l'entourait, hommes et femmes : on trouvait partout la fièvre, le désordre et la nullité. On eût fouillé tous ces cœurs, sans y trouver une aspiration élevée. Tous ces gens-là ne vivaient ni avec leur esprit ni avec leur âme ; ils vivaient avec leurs nerfs. Et ils les tendaient jusqu'à les briser. Ils avaient remplacé l'activité par l'agitation. Ils tournaient dans leur vie mondaine comme des écureuils dans leur cage, avec rage, avec folie. Et parce qu'ils remuaient, ils s'imaginaient qu'ils avançaient. On les voyait causer, on approchait et on restait stupéfait. En eux le scepticisme avait tué toutes les croyances. La religion, la famille, la patrie : bonnes bagues ! comme ils disaient dans leur jargon. Ils n'avaient qu'un mobile, qu'une passion, qu'un but : jouir ! Jouir quand même, et toujours ! Voilà ce qu'ils étaient au moral.

Quant au physique, il suffisait de les voir pour les juger. Fourbus, livides, ayant à peine la force d'exister, ils faisaient tout pour se détruire. De ce monde, dont le mot d'ordre unique était le plaisir, tout ce qui ne mourrait pas phthisique irait finir idiot dans les maisons de santé. Qu'est-ce qu'elle faisait dans ce milieu pourri, elle, la femme de travail ? Pouvait-elle espérer régénérer ces malheureux par de bons exemples ? Non ! Ils la traiteraient de radoteuse. Elle ne pourrait pas leur apprendre le bien, et ils excellaient, eux, à apprendre aux autres le mal. Il fallait fuir cette gangrène du vice doré, s'éloigner en emmenant ceux qu'elle aimait, et laisser ces oisifs et ces incapables se consumer et se détruire. Cela ferait de la place sur la terre pour les intelligents et les laborieux.

Un immense dégoût monta aux lèvres de madame Desvarennas et elle résolut de tout tenter pour arracher Micheline à la contagion. En attendant, il fallait interroger Jeanne. Une ombre parut à l'entrée du salon. C'était la jeune femme. Derrière elle, dans l'obscurité de la galerie, Serge s'était glissé sans être vu. Il guettait Jeanne, et la voyant s'éloigner seule, il l'avait suivie. Dans l'angle de la large baie qui s'ouvrait sur le jardin, il attendit, muet, et le cœur palpitant. La voix de madame Desvarennas s'était élevée dans le silence du salon ; il écouta.

—Assieds-toi, Jeanne, disait la patronne ; notre entretien sera court et il ne pouvait être différé, car demain je ne serai plus ici.

—Vous partez si promptement ?

—Oui, je n'ai quitté Paris qu'à cause de ma fille et à cause de toi. Ma fille sait ce que j'avais à lui dire. A ton tour ! Pourquoi es-tu venue à Nice ?

—Je n'ai pu faire autrement.

—Parce que ?

—Parce que mon mari l'a voulu.

—Il fallait lui faire vouloir autre chose. Ton empire sur lui est absolu.

Il y eut un instant de silence. Puis Jeanne répondit :

—J'ai cruint, en insistant, d'éveiller ses soupçons.

—Soit ! Mais en admettant même que vous vissiez à Nice, pourquoi avoir accepté l'hospitalité dans cette maison ?

—C'est Micheline, dit Jeanne, qui nous l'a offerte.

—Et cela même ne t'a pas décidé à refuser ? s'écria madame Desvarennas avec animation. Quel rôle te prépares-tu

donc à jouer ici ? Après six mois d'honnêteté, est-ce que tu te ravises ?

Serge, derrière son abri, trembla. Les paroles de madame Desvarennas étaient claires. Elle savait tout.

La voix de Jeanne reprit, violente et indignée :

—De quel droit me faites-vous l'injure d'un pareil soupçon ?

—Du droit que tu m'as donné en manquant à tes engagements. Tu devais rester à l'écart. Et je te retrouve ici, venue au-devant du danger, essayant déjà ces coquetteries qui sont le prélude de la faute, te familiarisant avec le mal, en attendant que tu t'y laisses aller tout entière.

—Madame ! s'écria Jeanne avec emportement.

—Réponds ! As-tu tenu les promesses que tu m'avais faites ? interrompit madame Desvarennas avec autorité.

—Et vous ? reprit Jeanne avec désespoir, les espérances que vous m'aviez fait entrevoir se sont-elles réalisées ? Depuis six mois que je me suis éloignée, ai-je trouvé le calme de l'esprit et la paix du cœur ? Le devoir que vous me montriez comme un remède au mal qui me torturait, je m'y suis consacré stérilement. J'ai pleuré, espérant que le trouble qui est en moi serait emporté par mes larmes. Je me suis adressée au ciel, et je lui ai demandé ardemment de me faire aimer mon mari. Rien ! Cet homme m'est aussi odieux que par le passé. Et à présent que j'ai perdu toutes mes illusions, je me vois rivée à lui pour toujours ! Et il faut que je mente, que je compose mon visage, que je souris ! Et cela me révolte, et cela m'écœure ! Et je souffre ! Maintenant que vous savez ce qui se passe en moi, jugez, et dites si vos reproches ne sont pas une inutile cruauté.

En entendant Jeanne, madame Desvarennas se sentit prise d'une pitié profonde. Elle se demanda s'il n'était pas injuste que cette pauvre enfant souffrit tant. Elle n'avait rien fait que du bien. Et sa conduite était digne de toute estime.

—Malheureuse femme ! dit-elle.

—Oui, malheureuse en effet, reprit Jeanne, car je n'ai rien à quoi me rattacher, rien qui puisse me soutenir. Mon esprit est troublé par des pensées pleines de fièvre. Mon cœur est désolé par d'amers regrets. Ma volonté seule me défend, et, dans une heure de folie, elle peut me trahir.

—Tu l'aimes donc toujours ? dit madame Desvarennas d'une voix profonde qui fit tressaillir Serge.

—Le sais-je ? répondit Jeanne avec une rage sourde. Il y a des heures où je crois que je le hais. Ce que j'ai enduré, depuis que je suis ici, n'est pas croyable ! Tout me froisse, tout m'irrite. Mon mari qui est aveugle, Micheline qui est inconsciente, et Serge qui sourit silencieusement comme s'il préparait quelque perfidie. La jalousie, la colère, le mépris s'agitent en moi. Je sens que je devrais partir. Et cependant j'éprouve je ne sais quelle volupté horrible à rester.

—Pauvre enfant ! dit madame Desvarennas, je te plains de toute mon âme. Pardonne-moi mes injustes paroles. Tu as fait tout ce qu'il était en toi de faire. Tu as des défaillances comme tout ce qui est humain. Il faut qu'on t'aide, et tu peux compter sur moi. Je parlerai demain à ton mari : il t'emmènera. À défaut du bonheur il faut que tu aies la tranquillité. Va, tu es un brave cœur, et si le ciel est juste, tu seras récompensée.

Serge entendit le bruit d'un baiser. Dans un embrassement la mère venait de bénir sa fille adoptive. Puis le prince vit passer près de lui, lentement, madame Desvarennas. Et le silence ne fut plus troublé que par les vagues soupirs de Jeanne accablée, à demi étendue sur le divan, dans l'obscurité.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

La troisième série a pour titre :

**GENDRE ET BELLE-MÈRE**



# MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franc sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00  
Album, Exposition, 10 morceaux 75c.

## ROMANCES

- La Fée des Eaux, L. Gastinel..... 40c.
- Poésies de Lamartine, L. Barroilhot..... 60
- Heures de Réverie, L. Gastinel..... 60

## CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

- Il était là, J. Pontatowski
- Portrait, M. de Barival
- Paquette, C. Michard
- La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
- Goutte de Rosée, A. Boieldieu
- Chansons du mois de Mai, Emile Durand
- L'Aïeun, Victor Massé
- Le Jeune Poète, A. de Longperier
- La Louange de Sylvie, Emile Durand
- Reines des Fleurs, A. Reichardt
- L'Etoile du Matin, P. Soulié
- Le Vieux Chêne, F. Godefroid
- Doux Revell, D. F. Aubor
- Le Rêve Etoilé, Emile Durand
- Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
- Le Régiment qui Passa, A. Poulhiès
- Un Rêve de Carnaval, V. Mola
- La Jonque des Amants, A. Gouzlon
- Nanotto, Victor Massé
- Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
- Chanson de la Révéuse, A. Kcttenus
- Chanson Galique, Str Walter Scott
- Suzanne, Victor Massé
- Aubade, Victor Hugo
- Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
- Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
- Chemin Faisant, F. Boulanger
- La Belle Toscane, L. Gordiniani
- Un Premier Amour, F. Héral
- Le Rêve de l'Italie, R. Ritter
- La Pauvre Marie, A. Barbier
- Mandoline, Victor Massé
- L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
- Frère et Sœur, Henri Pottier
- La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard
- O Salutaris, A. de L. Grimoard
- 6 Mélodies, C. M. de Weber
- Le Patanquin, Emile Durand
- Une Nuit de Mai, J. J. Masset

## CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

- Fanfan la Tulipe, L. Varney
- Fantôche, L. Serpette
- Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney
- La Fête Dieu, F. Boissière
- Les Petits Mousquetaires, L. Varney
- Le Roi Carotte, J. Offenbach
- Le Tour du Monde, F. Boissière
- Chanson de la Cosaque, Hervé
- Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
- L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
- Le Père la Mino, G. Chidono

## MENUETS

- Souvenirs de la Marquise, par R. Lelièvre... 20c.
- Menuet favori, par Mozart..... 20
- Célèbre Menuet, par Becherini..... 25
- Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10
- Petit Menuet, Julie Amotany..... 15
- Menuet sentimental, Chas. Neustedt..... 20
- Menuet Fa. ori. E. Nollet..... 20

## MARCHES

- Petite marche Fantaisiste, par René Lelièvre 15c.
- Marche Funèbre, par Chopin..... 25
- Bagnacelles, par Mathieu-Mullinangis..... 20
- La Marche du Régiment, Carman..... 15
- Marche Funèbre, Chopin..... 20
- Défilé de Cavalerie, par G. Micheuz..... 25

## GALOPS

- For Ever, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c
- Ventre-à-Terre, par P. Chardon..... 25

## VALSES

- Valses Célèbres, par Beethoven..... 35c.
- Exposition Paris, par Félix Gillès..... 15
- Eiffel, par Jules Vasseur..... 30
- Élison, par A. de la Gravelière..... 25
- Caprice, par Jules Vasseur..... 20
- Caprice, Marius Carman..... 20
- Valse No. 1, F. Chopin..... 20
- Blanches Colombes, par B. T. Missler..... 20
- Yvonne, par G. Micheuz..... 25
- L'Esquif, par Flaminio..... 25
- Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30
- Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bounaud..... 35
- Souvenir du Prutor, (Valse viennoise) par B. T. Missler..... 35
- Flots argentés, (Grande valse) par A. Coedès..... 35
- Dans les Lilas, par J. Desmarquoy..... 35
- Revo d'Azur, par Gustave David..... 35
- Ciel Etoilé, par Gustave David..... 35
- Po 1 les Belles Personnes, par Alfred Guillet..... 35
- Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par Arthur David..... 35
- L'Éclat de rire " " par Anatole Lautelmo..... 35
- Belle de Nuit, par C. Blancard..... 35
- Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré..... 35
- Fleur de Nelge, par Noël Stalars..... 40
- Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel..... 40
- Solidarité, par E. Deransart..... 40
- Perle d'Asie, par P. Rupès..... 60

## POLKA

- Victoria, par Louise Springael..... 20c.
- La Tour Eiffel, par G. Strauss..... 25
- Le Pays des Fées, par G. Florentino..... 25
- Pantins et Ficelles, par Ch. Merely..... 20
- Risette, par P. D. Peters..... 25
- Le chant du Ruisseau, par L. Dessaux..... 15
- Bébé Polka, par L. Barineon..... 15
- Alice do par J. Desmarquoy..... 25
- Polka des Chiens, par F. Léon..... 25
- Sens Dessus Dessous, par C. Fagès..... 25
- Polka des Étoiles, par P. Sauvères..... 25
- Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30
- Polka Marche, par P. Fauchoy..... 30
- Patati-Patata, par C. Fagès..... 35
- Polka des Zèbres, par Flaminio..... 35
- Brise de Mer, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

## QUADRILLES

- Les Lanciers, (de vrai quadrille) par G. Fangier..... 25c
- Les Femmes de Paul de Kock (brillant) par Léon Duflès..... 25
- Saute-Mouton, (brillant) par C. Meyer..... 25
- La chasse au Marl, par Flaminio..... 25

## MAZURKA

- Helena, par E. Provinciall..... 25c
- Célèbre Mazurka, par Chopin..... 25
- Première Mazurka de salon, par M. Jallion.. 30
- Volupté, par F. Poncet..... 30

## POLKA - MAZURKA

- Loup y est-tu, par A. de Verville..... 20c.
- Alsace Lorraine, par Emile Dameron..... 25
- Brin d'herbe, par J. Demarquoy..... 25
- L'Indiscreté, par Gustave David..... 35
- Miss Mary, par E. Daniel..... 35

## WALTZES

- Cagliostro, Straus..... 20c.
- Vienna Children, Strauss..... 20
- Boccaccio, Suppe..... 10
- Flowers of Spring, Reissiger..... 10
- Peri, C. d'Albert..... 10
- Estimation, Léon..... 10
- Lallah, Amanda Kennedy..... 10
- Little Daisy, Richard Stahl..... 10

## POUR LE BANJO @ 10 CTS

- Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
- Black Tulip, F. H. Gruendler

## SCHOTTISCHES @ 10 CTS

- Ella, F. Livingston
- Manola, Woodlawn
- All around the world, Warren

## MORCEAUX DE SALON

### Fantaisies, etc.

- Espanola, par A. Decq..... 20c.
- Heures de Solitude, par A. Manceau..... 40
- Rondo, par Mozart..... 20
- Prélude, par Georges Zisso..... 15
- La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 20
- Gavotte, par Bach..... 15
- Boléro de la Gaza Ladra, par Rossini..... 20
- Ballet, par Gluck..... 10
- Scherzo, par Beethoven..... 15
- Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 30
- Barcarolle, par Mendelssohn..... 20
- Caquotage, par E. Cazanouvo..... 35
- 2do Polonoise, par F. Guzman..... 50
- Sérénade du Gondoller, par E. Cazanouvo..... 35
- Un Rêve d'Amour, C. de Bernardi..... 35
- Romance sans Paroles, par Mendelssohn..... 30
- Les Jeunes Athéniennes, par Sacchini..... 15
- Saute ma Gazelle, par Henry Duvornoy..... 20
- Sérénade, par Schubert..... 20
- La Truite..... 20
- L'Aurora, (romance sans paroles) par A. Decq..... 35
- Bravoura, (Gavotte) par Désiré Hoyenberg..... 40
- Pastorale, par Georges Schnutt..... 25
- 5mo Nocturne, par Field..... 20
- Sérénade du Don Juan, par Mozart..... 20
- 5mo Nocturne, par Chopin..... 25
- Aubade, par Schubert..... 20
- 3mo Polonoise, par Chopin..... 25
- Prem er Prélude, par Bach..... 25
- Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini..... 25
- Vieille Chanson, par Ch. Neustedt..... 25
- Appassionata, par Julien Quignard..... 35
- Castor et Pollux, par Rameau..... 10
- 2mo Nocturne, par Chopin..... 25
- Romance sans Paroles, par L. Katz..... 25
- Le Polichinello, G. Garibaldi..... 15
- Le Tambour, "..... 15
- Le Fifre, "..... 15
- Le Pistolet, "..... 15
- Le Pantin, "..... 15
- Chansons d'autrefois, M. Carman..... 15
- Danse du XVIIIe siècle, "..... 15
- Fête Brotonno, "..... 15
- Menuetto Capriccioso, "..... 15
- Scherzettino, "..... 15
- Feuille d'Album, Jules Schuilhoff..... 15
- Don Juan, J. Rummel..... 20
- Helisario, "..... 20
- Flute Enchantée, "..... 20
- Solitude, "..... 20
- Troisième Idylle, Chas. Neustedt..... 20
- Berecuso, J. O'Kelly..... 20
- L'Automne, Mce. Decourcelle..... 20
- Dors, Cher Amour, (Berecuso) par G. Ehrman..... 20
- Dernière Pensée, par Weber..... 20
- Frappé-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart..... 25
- Frère de Moïse, par Rossini..... 25
- L'Adieu, par R. Schumann..... 25
- Le Printemps, (Romance sans paroles) Men delsohn..... 35
- Dans les Etoiles, par Ch. Lecocq..... 35

## DUOS @ 10 CTS

- Beauties of Paradise, Snow
- Valse Mignonne, do
- Quadrille, do
- See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
- Parade March, Josef Lov
- Stéphanie, G. E. Jackson
- Caprice Menuet, R. de Vilbac
- Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
- Friendly Pastime, Farmer

## POLKA @ 10 CTS

- Always Gallant, P. Fahrbach
- Farewell, T. H. Klein
- Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
- The Little Bell, Hamilton
- Starry Eyes, F. A. Jewell
- Flourette, L. Gobnersts
- Adrienne, Amanda Kennedy
- Addie, Sampson
- The Sailor Boy, Jewell
- Bella Bocca, Waldoufel
- St. Botolph, N. K. Bacon
- Tulip, H. Lichner

## QUICKSTEP @ 10 CTS

- Wood-Up, J. Holoway

**MAZURKA @ 10 CTS**

Self Reliance, E. J. Stoward

**POLKA MAZURKA @ 10 CTS**

Pahnetto, Ethridge

**GALOP @ 10 CTS**Morea, Amanda Kennedy  
Dancing on Our Yacht, Peller  
Galop, E. Audran  
Light Baggage, Piefko  
Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer**FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS**A Strange Country, G. Lange  
Seashore Dreams, Wolff  
Carnation, H. Lichner  
Chimes of Normandy, Young  
Organ Voluntary, Rink  
Caprice de Gregh, (Gavotte) Lou Dinsmore  
Frammerel, Shumann  
Holiday Morning, Hiltz  
Lohengrin, Leybach  
Mexican Sorenade, Otto Langey  
Pizzicati from Sylvia, Leo Dellbes  
The Maid from the Highlands, Lange  
Candor, Heller  
Last Rose of Summer, G. E. Jackson  
Only in Fun, Morley**MARCHES @ 10 CTS**Amazon, Michaels  
Funeral March, T. H. Klein  
Sullivan's Grand March, BowenStrogoff, M. Strogoff  
Wedding, Mendelssohn  
White Elephant, J. W. Wheeler  
Watch on the Rhine, Herman  
Fatintza, Suppo  
Foufou's, do  
Minnehaha, F. A. Jowell  
Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson  
Janson, Amanda Kennedy  
Jumbo, V. D. Dygert  
Jolly Tar, Moul  
Beggar Student, C. Millocker**CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS**Thou art gone from my gaze, by G. Linley  
The Blue and the Gray, by F. M. Finch  
The Golden Shore, by A. S. Gatty  
The Robin Redbreast, by Lovey  
The Dot upon the I, by J. Albert Snow  
The Bridge, by Carow  
The North Wind, by Gatty  
The Dream of a Violet, by Roecol  
The Dear Old Farm, by M. B. Sargent  
The Man and the Bee, by C. F. Horn  
The Clang of the Wooden Shoe, by J. L. McIlroy  
The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz  
What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper  
When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt  
When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert  
Watchman, tell us of the Night, by Gounod  
Annie O' the Banks O' Deo, by S. Glover  
You never miss the water till the well runs dry,  
A Summer Shower, by Marzials (by Howard  
A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana  
By the Blue Sea, by Smart  
Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall  
Como Yo Disconsolato, by D. DuttonCall me 'Thine Own, by Halovey  
Cradle Song, by Mendelssohn  
A Christmas Carol, by J. H. Snow  
Coming thro' the Eye, by Scotch  
Fading, by C. H. Gabriel  
For He's gone and married Yum-Yum  
Good Night, by Clendon  
Good bye, dear love, by Pinsuti  
Home, sweet home, by Bishop  
How are you, by J. H. Snow  
Heart Whispers, by Abt  
Homo so Blast, by F. Abt  
Harp of the Winds, by Abt  
It never comes again, by R. Stahl  
I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo  
I wander'd by the Brook side, by James Hlao  
Jesus, Refuge of My Soul, by Monninger  
Janet's Choice, by Claribel  
Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore  
Land of Rest, by Pinsuti  
My Mind and Heart, F. Van Beck  
My love beyond the Sea, by Sullivan  
See how it Sparkles, by Lecocq  
Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.  
Sing hey, the merry Maiden and the Tar,  
Sweet Song, by H. C. Talbert (by Sullivan  
Scenes that are Brightest, by Wallace  
Remember poor Mother at Home, by J. Thornton  
Remember your Mother, by M. Hennessy  
Pity the Poor, by J. J. Sawyer  
Pity Me, by J. T. Patterson  
Out on the Rocks, by Dolby  
Oft in the Silly Night, by T. Moore  
One of the Finest, by Gus Williams  
Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan  
Other Days, by W. M. Donnelly  
Over the Garden Wall, by Harry Hunter  
Only the Night Wind Stays Alone, by Sullivan

MAISON FONDÉE EN 1869

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMAOÏEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPÉCIALITÉS**GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.**OCCASION I**

— A LA —

Librairie Dansereau, Belleau &amp; Cie, 516 rue Craig.

**LIVRES DE NOTES**

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés franco par la poste aux prix ci-dessus marqués,

**"LE SAMEDI"**

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, - - - 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU &amp; CIE,

Fermiers de la circulation,

516 RUE CRAIG, Montréal.

**LE CHEMIN DES LARMES****Le Plus Beau Roman de Nos Jours.**

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Dansereau, Belleau &amp; Cie, 516 rue Craig Montréal.



**LA DANSE ST-GUY GUERIE. 7**

SAN ANDREAS, CO. CAL., CAL., fév. 1889.  
 Mon enfant, âgé de 13 ans, souffrait tellement de la Danse St-Guy, qu'il ne pouvait pas aller à l'école depuis 2 ans. Deux bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig l'a complètement guéri.

MICHEL O'CONNEL.

**SATISFAIT ET RECONNAISSANT.**

NEW YORK, mai 1890.  
 J'exprime ma plus grande satisfaction au sujet du Tonique Nerveux du Père Koenig, et voici pourquoi: Mon fils, âgé aujourd'hui de 19 ans, souffrait depuis l'âge de 6 ans de convulsions épileptique. J'avais fait usage de tous les remèdes imaginables sans pouvoir obtenir de résultats notables. Mais aujourd'hui votre "tonique" l'a ramené à la santé. C'est pour moi un plaisir sensible de recommander votre fameux remède à tous ceux qui souffrent. Depuis, mon fils n'a pas eu une seule convulsion et c'est pourquoi je suis satisfait et reconnaissant.  
 N. LENHARD.

Utah House, 200 Sme ave.

**GRATIS**—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**

A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.  
 A Montréal, par F. Léonard, 113 rue St-Laurent.

**Grande Sensation!**

LES

**CHEVALIERS DU POIGNARD**

Magnifique Roman à Bon Marché

**15 c. — seulement — 15 c.**

**17 c. — par la poste — 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

**DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,**

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

**AVIS SPECIAL**

**ANNETTE VALSE** Grande valse (nouveau de prix).  
 Prix réduit de 30 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 Cts.

**Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig.**

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents
- Le Banquier des Pirates, 1re série.
  - L'Archipel en feu, 2e série.
  - Tancrède de Rohan.
  - Le Petit Vieux des Batignoles.
  - La Rose Blanche, 1re série.
  - Le Dernier des Enfants d'Edouard, [2e série]
  - Le Pêcheur de Perles, 1re série
  - Les Frères de la Côte, 2e série
  - Les Voleurs de Chevroux, 1re série
  - La Chasse aux brigands, 2e série
  - Le Peau Rouge, 3e série
  - Le Crime de Pierroffte, 1re série
  - La Révélation, 2e série
  - Colomba 1re série
  - La Vengeance Corse, 2e série
  - Le Fou Yegof, 1re série
  - L'Invasion, 2e série
  - Le combat de Falkenstein, 3e série
  - L'Honnête Criminel
  - Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série
  - Bon sang ne peut mentir, 2e série
  - Valérie 3e série
  - L'Héritage Fatal, 1re série
  - Le Jettatore, 2e série
  - La Jeune Indienne, 1re série
  - Partie pour le Canada, 2me série
  - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re
  - La Fille de Margared, 2e série [série]
  - Le Diamant Caché, 1e série
  - Camille, 2e série
  - Le Testament du Commandeur, 3e
  - Une Famille Corse [série]
  - La mort de Pierre Duvernay, 1re série
  - La Folle, 2e série
  - Le Sacrifice de Germaine, 3e série
  - La Vengeance, 4e série
  - La Justice de Dieu, 5e série
  - Ginèvre
  - La Chasse à l'Héritage, 1re série
  - Le bal Masqué, 2e série
  - Les Deux Sœurs, 3e série
  - Le Revonant, 1re série
  - Tom Sandons, 2e série
  - L'Œil de Vichnou, 3e série
  - L'homme à l'oreille cassée, 1re série
  - Le colonel Fougas, 2e série
  - Vœu de Hinno
  - 1re série, Le Chat du bord
  - 2e " La Brulo-Guoule
  - 3e " Philopen le Poupliean
  - 4e " Chouans et Républicains
  - 5e " A coups de fusil
  - 6e " L'Enlèvement de Joann
  - 7e " Kerme
  - 8e " A la Baïonnette
  - 9e " Le secret de Philopen
  - 10e " Crochetout
  - Le dernier des Trémolin
  - Le mangeur de Poudre
  - L'Assassinat de Versailles
  - Le crime de la rue St Laurent
  - 1re partie, Le Meurtre
  - 2e " La chasse à l'Homme
  - 3e " L'Explosion
  - La mort d'un Forçat,
  - 1re partie, L'Évasion du Bague
  - 2e " Forçats et Gendarmes
  - 3e " La mort de Rouget
  - Le condamné à Mort,
  - 1re partie, Le Mort Ressuscité
  - 2e " L'Échafaud
  - Les Ecumeurs de Rivières
  - 1re partie, Les débutants du Bossu
  - 2e " A la recherche de son
  - 3e " Père et fils [Père]
  - Vingt ans à la Bastille
  - L'Assassiné Vivant,
  - 1re partie, Le Crime
  - 2e " Disparu
  - 3e " Le Détective et 1re
  - partie de Floral
  - Floral, 1re partie
  - 2e partie, Dans les Mines
  - 3e " La famille Charlot
  - Sans Cœur 1re série
  - La Voix Maudite, 2me série
  - Le Fou, 3ème série
  - Le Mariage ou l'Échafaud, 1re série
  - L'Assassin de sa Femme, 2e série
  - Le Mari empoisonné, 3e série
  - Une misérable fin, 4e série
  - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
  - Les Mauvaises Langues, 2e série
  - Le Secret d'une Murte, 3e série
  - Le Cœur et l'Honneur, 1re série
  - Événement du Cœur, 2e série
  - Désespoir et Suicide, 3e série
  - Les Mariages d'Intérêt
  - 1re série, Un Mariage d'Inclination
  - 2e série, Un Duel au Mariage
  - 3e série, Les Mariages d'Amour
  - 4e série, Un Mariage Heureux
  - Les Deux Rivaux, 1re série
  - Deux Épreuves, 2e série
  - Le Mariage Rompu, 3e série
  - La bolle suicidé, 4ème série
  - Le Pardon
  - 1re série, Les Flançailles
  - 2e série, Le Devoir et l'Honneur
  - 3e série, Les Tempêtes du Cœur
  - 4e série, Un Double Mariage
  - Graziella, 1re série
  - Une Tombe, 2e série
  - Le Fou par Amour
  - Les Brigands, 1re série
  - Une nuit d'Anglaise, 2e série
  - La Maison du Franc, 3e série
  - Le Beau-François, 4e série
  - Le Loup dans la Bergerie, 5e série
  - La Revanche de Vasseur, 6e série
  - Le Vol et l'Amour, 1e série
  - L'Épreuve, 2e série
  - Le Malfaitour, 3e série
  - Je vous tuerai, 4e série
  - Vendue par son Père, 1e série
  - Les Anglaises d'un Père, 2e série
  - Le bon Ange, 3e série
  - Le Coupable, 4e série
  - Une Révélation Périble, 5e série
  - Un coup de théâtre, 6e série
  - Les chevaliers du couteau, 1re sé
  - La lettre enchantée, 2e série
  - Un Drame dans un puits, 3e série
  - Amour! Amour! 4e série
  - Les Gueux, 5e série
  - La Fille de la Victime! 6e série
  - La Sentence, 7e série
  - Une Légende Indienne, 1re
  - Le Sorcier, 2e série
  - La Vengeance d'une Femme,
  - Deux Haines, 4e série
  - Les Deux Orphelins, 1re série
  - Les Ravisseurs, 2e série
  - Enlèvement et Duel, 3e série
  - La Frochard, 4e série
  - La Petite Aveugle, 5e série
  - Le Mariage Forcé, 6e série
  - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série
  - L'Histoire de Marianna, 8e série
  - La Prison des Français, 9e série
  - L'Égoïsme du Cœur, 10e série
  - Unc Famille qui tue, 11e série
  - L'Aveu, 12e série
  - La Fin d'une Infortune, 13e série
  - Fin d'une Misérable, 14e série
  - Amour et Bonheur, 15e série
  - Jean Loup
  - 1e série, Jean Loup [rage]
  - 2e série, Légende de l'homme sau-
  - 3e série, L'Amour d'un Sauvage
  - 4e série, L'Enfant du Malheur
  - 5e série, Deux Larmes
  - 6e série, L'Olseau Noir
  - 7e série, Colombo et Vautours
  - 8e série, Le Commencement de la [Fin]
  - 9e série, Le Dossier d'un Bandit
  - 10e série, Un Bouquet Fait Parler
  - 11e série, Le Réveil de Jeanne
  - 12e série, Le Rendez-Vous
  - 13e série, La Mémoro du Cœur
  - 14e série, Ruse contre Ruse
  - 15e série, Le Triomphe de la Ca-
  - 16e série, L'Argent n'est Rien
  - 17e série, Les yeux d'une Femme
  - 18e série, Le Mort Vivant
  - 19e série, Vengeance de Femme
  - 20e série, Le Vrai Châtiment
  - 21e série, La Belle Dyorah
  - La Dame en Noir
  - 1e série, La Dame en Noir
  - 2e série, La Provocation
  - 3e série, Une Pago d'Amour
  - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant
  - 5e série, L'Enfant Retrouvé
  - 6e série, Amis et Rivaux
  - 7e série, Le Réveil d'une Volonté
  - 8e série, Prologue d'une Sombre [Histoire]
  - 9e série, Bonheur Perdu
  - 10e série, Le Revanche de Blanche
  - 11e série, Soldats et Bandits
  - 12e série, Douleur d'Amour
  - 13e série, Souffrance inconnue
  - 14e série, Rayon de Soleil.